

Université du Québec à Chicoutimi

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

Par

Sonia Duperré

Un roman de formation

Le 19 mars 2001



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Table des matières

Table des matières	p. 2
Introduction	p. 3
Réflexion sur le roman D'entrée de jeu	p. 5
1. Greimas, des thèmes pour créer une différence	p. 7
2. Dällenbach, une répétition pour créer une structure	p. 29
3. Freud, un délire pour faire du sens	p. 42
Roman de formation D'entrée de jeu	p. 49
Conclusion	p. 187
Bibliographie	p. 189

Introduction

Au cœur de ce projet de maîtrise en études littéraires se trouve un roman de formation qui, au départ, visait l'exploration de la structuration opérée par la pratique littéraire elle-même : la «musicalisation». L'idée maîtresse sous-jacente en vue de réaliser cet objectif était de créer un roman rendant compte d'une exploration thématique des variations du bleu, de la nourriture végétarienne et du haïku. Cette exploration devait également faire ressortir les possibilités qu'offrent les types de narration en racontant une même histoire trois fois avec trois instances narratives différentes.

Le titre de mon mémoire Un roman de formation peut apparaître ironique quand on considère qu'il reprend en quelque sorte un syntagme appartenant aux études littéraires, la traduction de «Bildungsroman» - il y a d'abord le mot «roman» - c'est-à-dire le texte qui s'édifie sur le prétexte d'une fiction, contrairement à ce qui s'édifie à partir du mot «récit» - il y a le mot «formation», où il y a «forme» : le titre désigne un texte utilisant une fiction pour produire des formes.

Mon projet initial visait la réalisation d'un roman fictif, une aventure de l'écriture à laquelle se rattachait une réflexion sur la pratique littéraire, théorisant le roman ainsi «formé», rendant à l'interprétation son pouvoir de construction de sens par la symbolique du langage.

Puisque cette «formation» a aussi sa part de transformation (projet initial – résultat final), le mémoire concrétise ainsi une entreprise dont l'issue appartient aux lecteurs.

Ce mémoire propose une lecture analytique dont les principales orientations sont la thématisation qui s'opère dans le texte, catalysant un élément littéraire important, la specularité. Cette dernière justifie l'énonciation qui donne au roman une structure délirante.

Inhérente au mémoire, le roman comme tel fait suite comme objet de réflexion.

Nous voilà donc face à ce qui ne peut exister que par le regard de l'autre : le texte et sa littérarité.

Réflexion sur le roman D'entrée de jeu

Dans cette partie réflexive (plutôt que théorique) de mon mémoire, je vais d'abord exposer les éléments fondamentaux d'une perspective sur le roman qui m'a particulièrement inspirée pour ensuite montrer comment mon récit peut être lu selon cette perspective, en en soulignant et en en rapportant certains passages ou éléments essentiels.

La perspective est celle que le professeur Jacques B. Bouchard adoptait dans la partie de son cours Poétique de 1995 consacrée à la poétique du roman. Voici ce qu'en substance disait M. Bouchard :

À un certain niveau le roman fonctionne comme un poème : ses structures se réfléchissent les unes dans les autres, comme les rimes, au moyen de ce que la sémiotique narrative et discursive appelle le processus de thématization, et chaque segment de l'énoncé peut être considéré comme une «réflexion» , une «mise en abyme», d'un autre segment de l'énoncé, de la situation d'énonciation et/ou de la structure du texte entier, comme le démontre Lucien Dällenbach dans Le

Récit spéculaire . Avant que de dire, le roman se fait, se
génère, comme texte.¹

En exposant brièvement en quoi consiste la théorie de la thématization de Greimas, la théorie de la «réflexion» que synthétise Lucien Dällenbach et le principe du délire qu'étudie Freud, je voudrais montrer que les structures de mon texte fonctionnent comme le décrit la théorie et que, somme toute, mon texte correspond à la description que M. Bouchard faisait du roman dans son cours de Poétique.

Ainsi, le texte de formation **D'entrée de jeu** vise à l'établissement d'une différence. Donc, son auteure aura choisi de produire un texte qui ne soit pas traditionnel. L'histoire n'a ni début, ni milieu, ni fin. Les personnages ne suivent pas la voie traditionnelle de la transformation. Au contraire, leur voie est d'être des prétextes d'une fiction visant à construire un texte, dont les éléments se renvoient les uns aux autres, comme en une infinité de miroirs. Et c'est précisément cette réflexivité qui m'a permis de répéter en une superposition de scènes, un discours tout entier délirant.

¹ BOUCHARD, Jacques, B., Cours de poétique, UQAC, 1995

A) LE PROCESSUS DE THÉMATISATION SELON LA THÉORIE DE A. J. GREIMAS, DES THÈMES POUR CRÉER UNE DIFFÉRENCE.

Dans la théorie d' A. J. Greimas, le processus de thématisation fait référence en tout premier lieu à la notion de thèmes dans le récit. Selon la théorie, le thème est un élément qui se révèle dans le texte par l'expression de récurrences. *Le dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de A.J. Greimas et J. Courtés nous éclaire sur ce que sont ces récurrences. Voici ce que nous dit ce dictionnaire :

La récurrence est l'itération d'occurrences (identifiables entre elles) à l'intérieur d'un procès syntagmatique, qui manifeste, de façon significative, des régularités servant à l'organisation du discours-énoncé.²

De cette citation, entendons bien que les termes «de façon significative» présentent une «différence». Celle-ci est dans la production et dans la saisie des écarts, mise en place des relations ou comme saisie de celles-ci. Ainsi, les régularités sont des segments-témoins du caractère régulier de ce mouvement, de cette «différence».

Mouvement

² GREIMAS, A.J. et COURTÉS, J., Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Tome I, Hachette, Paris, 1979, p. 308

De la répétition qui bien sûr est celui d'une transformation se perpétuant par l'actualisation des valeurs (les thèmes).

Les thèmes obéissent à un processus qui est en quelque sorte une dissémination de ceux-ci dans des éléments des programmes et parcours narratifs, c'est-à-dire les acteurs, les lieux, les objets et les éléments comme les pensées et les sentiments, la forme des discours et des dialogues, etc. Évidemment, lorsque l'on pense à cette dissémination, il faut voir une dispersion des valeurs déjà actualisées (thèmes) dans le récit. Dissémination, dispersion, éparpillement, diffusion, propagation : autant de mots pour bien comprendre cet aspect important de la thématisation.

Mon professeur et directeur de maîtrise, M. Bouchard, a su bien insister lors de nos échanges sur cette thématisation qui oppose et rassemble des valeurs (caractéristiques). Alors, s'il est possible de constater la capacité qu'a le texte de se poser en système d'oppositions et de ressemblances nous pouvons penser qu'il est surtout possible de constater les relations entre le sujet et la valeur. C'est que la valeur entretient une relation avec le sujet, tel que nous l'explique A. J. Greimas :

En effet, dans la mesure où l'énoncé élémentaire peut se définir comme relation orientée engendrant ses deux termes aboutissants - le sujet et l'objet -, la valeur qui s'investit dans l'objet visé sémantise en quelque sorte l'énoncé tout entier et devient du

coup la valeur du sujet qui la rencontre en visant l'objet, et le sujet se trouve déterminé dans son existence sémantique par sa relation à la valeur.³

Par exemple, dans mon roman, il suffit de doter le sujet d'un vouloir-être pour que la valeur du sujet, au sens sémiotique, se change en valeur pour le sujet. Ainsi, le personnage de Marguerite désire être une initiée. Son vouloir-être se change en valeur qui est la quête de l'initiation. La relation du sujet à la valeur détermine bien ce dernier :

Sujet→objet

Vouloir –être initiée→quête de l'initiation

Également, disons que ce processus qu'est la thématization est un processus qui met en branle des énoncés qui tantôt agissent de façon à joindre, rencontrer, réunir, unir (énoncés conjonctifs) et tantôt agissent de façon à disjoindre, désunir, écarter, séparer (énoncés disjonctifs). Ces énoncés que l'on retrouve dans le récit mettent en mouvement une origine dualiste que nous appellerons ici transformation. Selon la théorie greimassienne, il semblerait que cette transformation s'organise par les relations existantes entre les valeurs, tel que Greimas en fait mention ,

s'oppose une problématique de la transformation des valeurs elles-mêmes, c'est-à-dire du mode d'organisation des valeurs en micro-

³GREIMAS, A. J., Du sens II, Éditions du Seuil, Paris, 1983, p. 23

univers polarisés permettant de déterminer les relations existant entre les valeurs positives et les valeurs négatives et de prévoir leur narrativisation sous la forme de valeurs posées et de valeurs inversées.⁴

Donc, est mise en évidence l'importance de ce mode d'organisation des valeurs en relations. C'est ce que nous pouvons observer en rapport avec mon texte de création. De quelle façon se dispersent (se diffusent) les valeurs dans le texte pour engendrer des relations coexistantes? De quelle façon est créée la différence?

La façon dont je veux, dans mon texte, aborder cette partie de la théorie greimassienne m'amène à trouver celui-ci, grâce à la prise en considération des valeurs d'opposition et de ressemblance, une organisation qui met en jeu :

1. Les personnages
2. Les objets
3. Les lieux

⁴ GREIMAS, A. J., Du sens II, Éditions du Seuil, Paris, 1983, P. 31

Entrons dans l'analyse en prenant pour objets ces trois éléments dans la perspective de la thématization, qui rend sensibles les valeurs qu'actualise la narration. Ainsi, pourrions-nous observer cette transformation conduite par l'énonciation d'un langage établissant bien sûr l'imaginaire.

1. Les personnages

1.1 Marguerite

Marguerite, personnage-énonciateur de la première partie du roman, est le sujet du discours énoncé dont l'objet, la visée de Marguerite, est de l'ordre d'un vouloir-faire pour vouloir-être. Son récit est là, comme la vie, substance universelle. Regardons-la tout d'abord dans son rapport au personnage de la guide.

1.1.2 Marguerite et la guide.

a) Ce qui les oppose :

Marguerite est : homosexuelle

«Parce qu'elle voulait vivre, disait-elle, être elle-même, se réapproprier son pouvoir, son droit d'être, elle aussi, homosexuelle». (P. 112)

psychotique (tendances)

«L'air, le souffle qui étouffait l'affaire, l'air bleuté de la fumée qui lui montait alors au visage amaigri cachait bien les traits débiles d'une psychose exacerbée». (P. 149)

élève

«Elle, ma guide, mon enseignante, mon amie». (P. 52)

La guide est : non homosexuelle

«Je voulais un homme dans ma vie, un appui à ma créativité.
Complémentarité». (P. 128)

mentalement équilibrée

«Mon rôle était de lui fournir une meilleure clarté». (P. 107)

maître-enseignante

«Marguerite assistait toujours à mes sessions d'enseignement». (P. 121)

b) Ce qui les fait se ressembler :

Marguerite est : vue par une voyante

«Nous fréquentions la même voyante». (P. 50)

dévotionnelle

«Depuis quelques jours, je méditais sur le visage bleu de Krishna pour en
découvrir les effets bienheureux». (P. 54)

végétarienne

«Je m'autodisciplinais à manger meilleur : fruits, légumes verts, céréales et
légumineuses». (P. 73)

sur le Sentier de l'initiation

«Puisqu'elle allait bientôt être initiée». (P. 132)

La guide est : vue par une voyante

«Nous fréquentions la même voyante». (P. 50)

dévotionnelle

«Je connaissais le pardon qui est la loi spirituelle permettant de faire de réels progrès». (P. 108)

végétarienne

«Je lui avais enseigné le bonheur du végétarisme». (P. 110)

sur le Sentier de l'initiation

«J'étais entrée sur le Sentier parce que j'avais appris que là seulement peuvent être trouvées les choses qui sont dignes d'être acquises». (P. 119)

Maintenant voyons comment est Marguerite vis-à-vis de Cimon.

1.1.2 Marguerite et Cimon

a) Ce qui les oppose :

Marguerite manifeste les traits de :

accueillante

«Pourtant, j'avais accepté de l'accueillir». (P. 50)

ordonnée intérieurement

«Tout ce qui arrivait lui donnait l'occasion de devenir plus forte, plus sage et pleine de douceur». (P . 111)

vertueuse

«Pour risquer cette intimité, il m'avait fallu renoncer à d'autres lieux. Ceux qui sont clos, ceux de l'inconscience, de la folie et du négativisme». (P. 52)

optimiste

«Forte et résolue, j'acceptai de m'en remettre à ma voix intérieure». (P . 119)

propre

«L'insatisfaction du matin se résorba avec une douche consciemment prise de façon à nettoyer mon corps émotionnel, mon corps astral». (P. 69)

végétarienne

«Je lui avait enseigné le bonheur du végétarisme». (P. 110)

vue par une voyante

«Nous fréquentions la même voyante». (P. 50)

Cimon manifeste les traits de :

non-accueillant (fermeture)

«Bien sûr, il avait préféré se rendre voir un film plutôt que de risquer d'accueillir l'autre». (P. 53)

peiné

«Mais, parfois, même avec le plus puissant des encens, je n'arrivais pas à dégager la lourdeur de cette peine grise qu'il peignait d'un bleu franc ». (P. 54)

désordonné intérieurement

«Je souhaitais que mon colocataire en reçoive les bienfaits pour qu'il s'ouvre à une vie mieux ordonnée». (P. 54)

pervers

«Il me fallait couper avec la perversité de mon voisinage. Et surtout, trouver un autre colocataire». (P. 54)

désespéré

«Le sort de l'humanité, noires prévisions, nourrissait son désespoir chéri». (P. 56)

sale

«Jamais il ne se lavait, peut-être pour en conserver un effet». (P. 57)

non-végétarien

«Je le trouvai assis dans le creux du divan, chips, chocolat et saucisson en mains». (P. 75)

non vu par une voyante

«Distance». (P. 147)

c) Ce qui les fait se ressembler :

Marguerite est : homosexuelle

«Pour ne pas souffrir des émotions désagréables j'avais préféré mettre un terme à nos échanges lesbiens». (P. 101)

artiste (écriture)

«Ma collaboration consistait à produire des haïkus». (P. 58)

portée vers la [fuite du réel]

«L'air, le souffle qui étouffait l'affaire, l'air bleuté de la fumée qui lui montait alors au visage amaigri cachait bien les traits débiles d'une psychose exagérée». (P. 149)

Cimon est : homosexuel

«...suffisamment pour se mettre à affirmer qu'il était gai». (P. 57)

artiste (peinture)

«Ainsi, je construisais les engageants haïkus de mon coloc artiste-peintre». (P. 67)

porté vers la [fuite du réel] (drogues, sexe)

«Je le soupçonnais de délire, de fuite du réel, d'idéalisme rêveur, de fantaisie maladive». (P. 100)

1.2 La guide

La guide, personnage-énonciateur de la deuxième partie, est aussi un personnage fondé sur des similitudes et des oppositions. L'objet de sa quête, sa visée, demeure un facteur d'influence sur ce que sont les autres personnages. Tout comme Marguerite-énonciatrice, sa place est indiquée par l'écriture d'un texte qui la met en relation avec les autres composantes. Nous l'avons déjà vue précédemment dans son rapport à Marguerite. Voyons-la maintenant dans un autre rapport, son rapport à Cimon.

1.2.1 La guide et Cimon

a) ce qui les oppose :

La guide manifeste les traits suivants :

accueillante

ordonnée intérieurement

vertueuse

optimiste

propre

végétarienne

vue par une voyante

Cimon manifeste les traits suivants :

non-accueillant (fermeture)

désordonné intérieurement

pervers

désespéré

sale

non-végétarien

non vu par une voyante

b) ce qui les fait se ressembler :

La guide porte des jugements sur Cimon (à travers Marguerite)

«J'allais l'informer de sa véritable responsabilité et lui permettre d'être en contact avec son engagement. Oui, sa relation avec son colocataire reviendrait sur le sujet». (P. 109)

Cimon reçoit des jugements de la guide (à travers Marguerite)

«La langue à l'histoire d'une condamnation, porteuse de charme». (P. 147)

Reste à voir le personnage-énonciateur qu'est Cimon. Cimon s'affirme dans le texte de la troisième partie. Un texte d'une page. Cimon, c'est comme nous l'avons vu un personnage de similitudes et d'oppositions avec Marguerite, et avec la guide. Nous avons pu observer que ce qui oppose Cimon à la guide est similaire à ce qui oppose Marguerite à la guide. Les personnages se réfléchissent les uns dans les autres (les uns par les autres). Alors, je pense que Cimon peut exprimer la relation à soi par le regard des autres personnages. Cimon est la voix de l'altérité. La voix de Cimon est le miroir qui reflète l'image de soi. Ce miroir est se qui détermine l'identité. Bien sûr, ce miroir a des composantes narcissiques.

1.3 Cimon

1.3.1 Cimon et Cimon

a) ce qui les oppose :

Cimon vu en Cimon sur :

des jugements sur l'homosexualité

«Tremblements sous la haine et sa destruction, l'image». (P. 147)

des jugements sur sa performance

«Il se pensait laid et recherchait la moindre occasion de plaire». (P. 56)

des jugements sur son réel (fuite)

«Cet homme ne savait pas quoi dire, sa parole était coupée». (P. 152)

b) ce qui les fait se ressembler :

Cimon vu en Cimon sur :

des acceptations de l'état pervers

des acceptations de l'état dualiste

«À guérir. L'émotion des regards distants qui font chavirer dans la constance de la demande.» (P. 147)

En résumé, qu'il s'agisse de traits de comportement, de qualités d'être ou d'états, tous les personnages mettent en relation les thèmes de la créativité, de la spiritualité, de la sexualité et de la nourriture. Des valeurs sur lesquelles ils communient pour exister, le sujet n'existant que parce qu'il est en rapport avec l'objet (la valeur).

De fait, le dynamisme relationnel entre les personnages fait croire à l'illusion. Les rapports sont cohérents, le langage établissant la fiction. Cette fiction, disons qu'elle est avant toute chose le produit de la réalisation d'une différence. C'est par la manifestation des relations d'oppositions et de ressemblances que se crée une différence entre les aspects comparables des choses. C'est précisément cette différence textualisée qui

permet aux thèmes de se mettre en mouvement; sans cette différence, pas de texte possible.

Jusqu'à maintenant nous avons vu comment les relations entre les personnages avaient des incidences sur la mise en discours. Les personnages entre eux font apparaître une suite d'énoncés narratifs faisant ressortir, le long de ce déroulement, des récurrences et des régularités. Mais ce n'est pas tout. Voyons maintenant comment ces mêmes personnages entrent en relation avec des objets pour ainsi actualiser toujours ces mêmes valeurs qui sont :

La spiritualité, la créativité, la sexualité et la nourriture.

Notons au passage que les objets qui apparaissent dans le texte sont de deux ordres : sacré et profane. Les objets s'opposent ou se ressemblent.

2. Les Objets

2.1 Marguerite et les objets

2.1.1 Les Objets sacrés

Dès le début du texte, Marguerite reçoit des mains de la guide un livre sur les enseignements spirituels tibétains. Ce n'est que le commencement d'une longue liste d'objets à caractère spirituel : «dorje», encensoir, cassette de mantra, sari bleu, petit livre bleu des initiés, cloche de méditation tibétaine, sept chandeliers , encens, etc. Ces objets

lient de manière étroite Marguerite à la guide, elles se ressemblent, mais l'éloignent de Cimon le profanateur, ils s'opposent.

Le dorje : «Avant que la main portant le dorje ouvre la porte, je tenais à ce qu'elle manifeste audace et autonomie». (P. 107)

L'encensoir : «J'avais apporté dans mes bagages un cadeau pour Marguerite. Un encensoir». (P. 125)

La cassette de mantra : «J'avais aussi ramené de mon voyage une nouvelle cassette de mantra invoquant la puissance de Ganesh, l'éléphant hindou». (P. 126)

Le sari : «... elle n'avait pas essayé sa robe rouge, toute une technique devrait être apprise pour bien la porter. En temps voulu, je lui enseignerais la délicatesse des mouvements pour ajuster le sari. Je lui transmettrais le savoir de l'audace pour tenir le rôle dans cette robe». (P. 135)

Le petit livre bleu des initiés : «Le petit livre bleu lui sera remis». (P. 138)

La cloche tibétaine : «Elle m'avait mandatée pour que je lui achète sa cloche tibétaine qui sonnera, dans un appel aux messagers, à ceux qui travaillent dans l'invisible». (P. 141)

Les chandeliers : «Je lui confiai aussi la tâche de préparer les chandeliers; sept chandeliers». (P. 144)

L'encens : «Je voulais la mieux préparer. Purification. Je brûlai beaucoup d'encens». (P. 132)

Marguerite crée des haïkus. Elle a écrit des vers sur des petits morceaux de papier qu'elle pige au hasard, elle les rassemble pour en faire des poèmes. Ces objets tirés de petits morceaux de papier sont des produits d'une force qu'elle semble invoquer (le hasard). Pour elle, sa créativité littéraire sort d'un entendement sacré, un ordre qui s'établit par le geste méditatif et l'écriture.

2.1.2 Les Objets profanes

La satisfaction par la nourriture-objet conduit aux basses pulsions qu'il faut maîtriser par le végétarisme strict. La nourriture de la vie quotidienne s'oppose à l'élévation vers l'immatériel. Elle est physique, matière dense, donc elle ressemble au corps de Cimon le profanateur. «Le péché» de la chair passe par la viande, le cadavre, la chair morte.

Le thème de la sexualité est occulté par l'objet, celui du corps-objet dans le miroir qui devient l'objet sexuel, l'image du désir, l'auto-sexualité. Le corps de Marguerite se couvre d'objets, des vêtements. Ce corps, tantôt s'oppose à la forme acceptable (voilée), tantôt ressemble à un corps de femme mis à nu. Bref, le corps-objet révèle une relation à une sexualité cachée et profane comme celle de Cimon et peut-être aussi celle de la guide.

2.2 La Guide et les objets

2.2.1 Les Objets sacrés

La guide est celle qui donne l'objet. Elle transmet à Marguerite un livre d'enseignements spirituels tibétains. Par ce geste, elle est porteuse de spiritualité. Le texte est sacré.

«Je déchirai le large ruban bleu qui ornait le paquet. Je savais que je tenais un livre entre mes mains malhabiles. Je n'en découvris le titre qu'après avoir énergiquement déchiré le papier de couleur verte - avec des pommiers comme motifs - qui m'harmonisait, me rappelant comme le vert correspond à l'énergie du cœur. Il s'agissait bien d'un livre : «Les fondements de la mystique tibétaine». C'était l'ouvrage d'un lama». (P. 53)

La guide a remis son propre texte de création à Marguerite pour qu'elle le corrige, D'entrée de jeu. Sa créativité passe par cette objet lu. Le texte est sacré.

«Comme convenu elle m'avait confié son document «D'entrée de jeu». Je m'étais engagée à le corriger». (P.105)

2.2.2 Les Objets profanes

La guide se nourrit d'aliments végétariens. La matière organique est porteuse d'impuretés, de maladies, dangereuse et profane.

La sexualité est vue à travers l'objet - matière qu'est le corps. Ce corps est pulsionnel- ses «énergies» sont contraires à l'élévation nécessaire avant l'initiation- donc profane. La sexualité est comme une souillure pour le corps qui doit devenir un temple.

2.3 Cimon et les objets

2.3.1 Les Objets sacrés

Cimon se relie au spirituel dans la densification de la matière que sont ses toiles d'artiste. Ces objets lui permettent une libération de soi, donc un contact avec l'Autre.

2.3.2 Les Objets profanes

La nourriture de Cimon intoxique. Son corps-objet est intoxiqué. Sa matière est impure, donc profanatrice du caractère religieux.

Tous les objets avec lesquels les différents personnages sont en relation ont un caractère religieux, c'est-à-dire qu'ils permettent de créer des liens dans un mariage de l'esprit et de la matière.

Ces objets sont vus, sentis, touchés, entendus, goûtés. Ces objets nourrissent des images, des sons, des paroles, des textes. Les personnages se rencontrent alors à travers des objets devenus véhicules de conscience. Ces objets deviennent des miroirs en mouvement d'opposition et de ressemblance. Que sont devenues les toiles de Cimon

dans le texte? L'histoire ne le dit pas. On peut supposer qu'elles ont été détruites comme les haïkus de Marguerite. Alors, nous pouvons penser à des actes de création-destruction à travers l'objet, celui-ci étant outil, médium, forme-pensée. Les personnages s'y regardent entre eux, s'y réfléchissent pour communiquer. On peut penser que la parole passe entre eux par l'intermédiaire de l'objet.

3. Les lieux

3.1 Les lieux et Marguerite

3.1.1 L'appartement de Marguerite

Ces lieux se veulent des reflets, des indicateurs, de ce qui se joue à l'intérieur des personnages. Il ancrent le récit dans le réel. Marguerite prend sa place dans le récit. Les différentes pièces de son appartement sont des lieux qui semblent ouverts comparativement à d'autres lieux qui semblent plus fermés. Et cette ouverture (ou fermeture) est une ouverture (ou une fermeture) à la coïncidence, à la conjoncture, à l'occasion qu'est la rencontre. L'appartement de Marguerite est un espace ouvert au contact. Un lieu de rencontres spirituelles, sexuelles, artistiques et alimentaires.

3.1.2 La maison de la guide

La maison de la guide est un lieu où Marguerite et la guide se sont rencontrées. Leurs échanges ont porté sur des enseignements spirituels et leur lieu d'initiation, le temple. Le

temple est créateur et doit être tenu loin de toute souillure (sexualité, nourriture). La maison de l'autre est pour Marguerite un lieu de contact «pur».

3.1.3 Autres lieux : les lieux extérieurs

Marguerite fréquente des lieux que nous pourrions caractériser comme fuite du réel. (asile, bistrot, restaurants). Les lieux du monde extérieur sont des échappatoires. Des façons de se détruire et de déconstruire le temple intérieur sacré (le corps).

3.2 Les lieux et la guide

3.2.1 L'appartement de Marguerite

L'appartement de Marguerite est pour la guide le lieu d'une rencontre, d'un contact concerté, d'une situation prévue. La guide va dans ce lieu, futur temple pour la future initiée. Le lieu est suffisamment pur pour qu'elle puisse s'y trouver dans un lien avec Marguerite. Cimon est alors absent.

3.2.2 La maison de la guide

La maison de la guide est un lieu de service où la guide enseigne. Les pièces ne sont pas décrites. Il semble ne pas y avoir de séparations, de murs. L'espace est ouvert. C'est un lieu d'expression de soi. De spiritualité, de créativité, de végétarisme sain.

3.2.3 Autres lieux : les lieux extérieurs

La guide ne fréquente pas les lieux clos (asile, bistrot gai). Elle ne fréquente pas les lieux qu'elle identifie à la dégénérescence. Elle ne rencontre pas Cimon.

3.3 Cimon et les lieux

3.3.1 L'appartement de Marguerite

Cimon rencontre Marguerite dans ce lieu. Leurs échanges sont de l'ordre de la nourriture et de la créativité. Pas question de spiritualité et encore moins de liens sexuels sinon à travers une solidarité homosexuelle. Leurs vies s'opposent et se ressemblent.

3.3.2 La maison de la guide

Cimon n'entre pas dans ce lieu. Il est l'exclu. Le déchu, l'impur. Indigne des lieux. Ses vibrations sont trop basses.

3.3.3 Autres lieux : les lieux extérieurs

Cimon est le roi et maître du jeu dans ces lieux. Il est celui qui fréquente ces lieux de rencontre et d'échanges malsains (boisson, sexe). Cimon obéit au principe auto-destructeur à l'œuvre en lui par sa fréquentation des lieux extérieurs au temple (extérieurs à Soi).

En résumé, disons que les lieux (l'espace) sont intérieurs et sacrés ou sont extérieurs et profanes. Ils mettent en situation les personnages qui par leurs rencontres échangent des objets ou des idées sur des valeurs les mettant soit en unité, ils se ressemblent, soit en

conflit, ils s'opposent. Lorsque l'on voit les rapports aux lieux fictifs, on constate que ces derniers confirment les principes mêmes de la thématization de Greimas.

B) LA THÉORIE DE LA SPÉCULARITÉ D'APRÈS LUCIEN DÄLLENBACH, UNE RÉPÉTITION POUR CRÉER UNE STRUCTURE.

Dans son ouvrage Le Récit spéculaire Lucien Dällenbach propose de faire une typologie des structures du récit spéculaire : l'analogie qui fonde la mise en abyme étant soit de contenu, soit de forme, soit d'énonciation (avec mise en scène de l'acte narratif lui-même).

La «réflexion», qui est la résultante de ce processus analogique, est donc un énoncé qui renvoie à l'énoncé lui-même, à l'énonciation ou au code du récit. En bref, le récit se prend pour thème. Cela est rendu possible grâce aux deux niveaux sur lesquels fonctionne la réflexivité. Le premier niveau étant celui du récit où l'énoncé continue de signifier comme tout autre énoncé et le second niveau étant celui de la réflexion, celui où l'énoncé intervient comme élément d'une métasignification permettant au récit de se prendre comme thème. Cette mise en abyme peut être posée de la façon suivante :

En tant qu'elle condense ou cite la matière du récit, elle constitue un énoncé qui réfère à un autre énoncé - et donc un trait de code métalinguistique; en tant qu'elle est partie intégrante de la fiction qu'elle résume, elle se fait en elle-même l'instrument

d'un retour et donne lieu, par conséquent, à une répétition interne.⁵

Comme pour la thématisation chez Greimas, l'importance de la relation est à souligner. C'est par une relation de dédoublement, que l'énoncé réflexif avoue avec l'un ou l'autre aspect du récit, qu'émerge la specularité.

C'est dire qu'il appartient au texte - et non pas seulement ou d'abord au sens premier - d'opérer «l'analogie en donnant l'analogue» et que, par conséquent, la clé herméneutique ne peut en aucun cas ouvrir l'accès à une réflexion avant que le récit n'en ait révélé l'existence et indiqué l'emplacement. En d'autres mots, moins imagés, un énoncé réflexif ne devient tel que par la relation de dédoublement qu'il avoue avec l'un ou l'autre aspect du récit.⁶

Donc, la manifestation de cette relation dépend de deux facteurs interdépendants qui sont :

1. L'appropriation progressive de la totalité du récit.

⁵ DÄLLENBACH, Lucien, Le Récit spéculaire, Éditions du Seuil, Paris, 1977, p. 76

2. L'aptitude du décodeur à effectuer les substitutions nécessaires pour passer d'un registre à l'autre.

Pour ce qui est du premier point, il s'agit de s'approprier le totalité du récit pour qu'il lui soit donné un sens puisque c'est l'ensemble du texte qui donne sens à chacun de ses segments. C'est la totalité du récit qui peut autoriser la valeur réflexive d'un segment de l'énoncé.

Soulignons également que l'ensemble que constitue le texte est une forme d'auto-référence. C'est ce qu'explique Lucien Dällenbach quand il veut nous poser la question suivante :

Certes, il serait absurde de nier qu'intransitif par constitution tout texte n'a d'abord affaire qu'à lui-même. Mais de ce repli sur soi, s'ensuit-il qu'à travers sa thématique ou sa trame événementielle tout récit ne fasse que se dire au sens où il métaphoriserait son histoire ou ses principes de fonctionnement?. Selon nous, cette manière de pratiquer l'auto-référence ne caractérise que certains textes...⁷

⁶ Ibid, p. 63

⁷ DÄLLENBACH, Lucien, Le Récit spéculaire, Éditions du Seuil, Paris, 1977, p. 67

Voilà pourquoi il est si important de voir le texte dans sa totalité. Voyons donc comment nous pouvons voir cette particularité de la mise en abyme dans mon texte. Qu'est-ce qui est de l'ordre de la totalité dans mon texte?

Celui-ci se structure en quatre parties et utilise pour chacune d'elles une instance narrative différente. Approcher mon texte dans sa totalité, c'est prendre conscience des parties qui le constituent comme elles sont.

On remarque que dans la première partie intitulée **mise en ordre par haïkus**, le texte apparaît dans sa specularité comme une variation : le texte se reflète à l'intérieur de lui-même en plus petit. Ce plus petit est observable par le choix de courts chapitres qui reprennent l'idée des haïkus. En effet, cette première partie se caractérise par quinze chapitres à travers desquels apparaissent des haïkus. Il faut savoir du haïku qu'il est un poème qui ne compte jamais plus de trois lignes, la première étant de cinq syllabes, la deuxième de sept syllabes et la troisième de cinq syllabes :

Bien qu'il soit aujourd'hui pratiqué mondialement (on compte à New York un club de haïku de quelque 700 membres), c'est dans un Japon fermé aux étrangers que le haïku a d'abord vu le jour, au XVI^e siècle. Au XVII^e, le poète Basnô Matsuo parfait cette

forme jusqu'alors mineure de la littérature et en devient le fondateur qu'on dit inégalé.⁸

Le haïku est une pratique qui exige du poète «profondeur sinon spiritualité». Il est un rituel où l'élève passe par une période d'imitation puis devient autonome et peut, à son tour, devenir maître :

Composer des haïkus, c'est déchirer la surface du quotidien d'un coup de fouet, en faisant claquer la cravache des mots. Il s'agit en définitive d'une quête difficile, car il ne s'agit pas d'écrire des jolies choses mais d'écrire «juste».⁹

Lorsque l'on regarde la construction des haïkus dans **D'entrée de jeu**, un lien peut être fait entre la méditation et le haïku. Le haïku est un peu comme la voix de l'instructeur issue du silence, la voix du maître intérieur.

Dans **D'entrée de jeu**, sept haïkus viennent s'intercaler dans la prose. Petits chapitres, petits haïkus; la première partie du texte semble faire jouer du plus petit dans du plus grand. Voici comment cette première partie se subdivise :

⁸ LE DEVOIR, 18 mars 2000 page D1

⁹ *Ibid.*

Chapitre 1	5 pages
Chapitre 2	5pages
Chapitre 3	5 pages
Chapitre 4 :	2 pages (1 haïku)
Chapitre 5 :	4 pages
Chapitre 6 :	3 pages (1 haïku)
Chapitre 7 :	2 pages
Chapitre 8 :	2 pages
Chapitre 9 :	2 pages
Chapitre 10 :	3 pages (1 haïku)
Chapitre 11 :	3 pages (1 haïku)
Chapitre 12 :	3 pages (2 haïkus)
Chapitre 13 :	3 pages
Chapitre 14 :	2 pages
Chapitre 15 :	3 pages

La deuxième partie du récit s'intitule comme le roman entier **D'entrée de jeu**. Cette partie fait en sorte que l'on puisse lire un texte (le petit) dans un texte (la totalité du roman).

Cette partie miroir est construite bien différemment de la première, bien qu'elle reprenne les mêmes éléments que celle-ci. La narratrice-personnage Marguerite de la première partie devient la lectrice-personnage de la narratrice de la deuxième partie. Cela est rendu possible grâce à la cohésion des liens entre ces deux personnages, liens qu'ils assument dans le texte par l'élaboration de leurs caractéristiques physiques, émotionnelles, intellectuelles et spirituelles : leur unicité respective.

La troisième partie, **Voix de Cimon**, est constituée d'un court monologue d'une page. La parole est enfin donnée à l'autre. On peut dire que cette voix est de l'ordre d'une ouverture sur l'identité, sur l'image du moi que renvoie le miroir de soi, un soi vu comme un autre. Les mots dits ne sont observables que pour Cimon, qui prononce son discours d'une façon intime, pour l'autre. Sa parole est ouverte au regard de l'autre. Le fait que cette parole tient sur une courte page reprend bien sûr l'idée d'un court texte dans un texte. Cette page à elle seule constitue l'élément créant la différence, la «cassure» avec les autres narratrices. Cette voix de l'autre est celle de l'altérité qui se laisse entrevoir au lecteur.

La quatrième partie, quant à elle, est un texte d'intégration. Quoi de mieux pour intégrer un texte qu'un autre texte. C'est le texte du texte. La voix de la voyante permet la production de la distance nécessaire pour lire la différence, celle que fait le texte. **La voix d'une voyante**, c'est cette voix de la narratrice-personnage-Je (la guide) devenue la lectrice-narratrice omnisciente. Elle fait la lecture des personnages, des événements. Elle voit en elle-même, en miroir de l'autre.

Somme toute, le texte dans sa totalité nous fait voir du plus petit dans du plus grand. Ses différentes parties font miroiter des espaces de jeu pour les mots, des espaces où s'enchevêtre le sens, où sont mises en abyme des formes.

Pour ce qui est du deuxième point annoncé plus haut en rapport avec l'aptitude du décodeur, ce dernier, passant d'un registre à un autre voit dans la mise en abyme se reproduire la matière d'un récit, constituant ainsi l'énoncé qui réfère à un autre énoncé. Donc, cette même mise en abyme se fait l'instrument d'un retour et donne lieu à une répétition très intense. Elle est une partie intégrante de la fiction qui peut aussi être vue comme une citation de contenu ou un résumé intertextuel. C'est le récit du récit, le mouvement du texte dans un texte. Dällenbach nous dit à ce sujet :

Il n'y a donc pas à s'étonner que la fonction narrative de toute mise en abyme fictionnelle se caractérise fondamentalement par un cumul de propriétés ordinaires de l'itération et de l'énoncé au

second degré, à savoir l'aptitude de doter l'œuvre d'une structure forte, d'en mieux assumer la signifiante, de la faire dialoguer avec elle-même et de la pourvoir d'un appareil d'auto-interprétation.¹⁰

¹¹Dans mon texte, je pense que l'aptitude du décodeur à relever les répétitions peut lui permettre en effet d'effectuer des substitutions. Le décodeur est celui qui observe la répétition qui fait sens. En effet, l'enchevêtrement du sens permet de substituer quelque chose à autre chose :

Or, si les mêmes mots sont utilisés pour dire *autre chose* que ce qu'ils disent, rien n'empêche, semble-t-il de rapprocher l'unité réflexive d'autres réalités langagières manifestant cette même pléthore du signifié par rapport à un signifiant unique – du *symbole* et de l'*allégorie*. Avec ces structures de double sens. Le segment réflexif a en commun d'être surdéterminé, de donner asile au parasitisme sémantique (puisque l'un de ses codes vit et profite de l'autre) et de sédimer ses significations de telle sorte qu'un sens premier, littéral et obvie, recouvre et découvre à la fois un sens second et figuré.¹¹

¹⁰ DÄLLENBACH, Lucien, Le Récit spéculaire, Éditions du Seuil, Paris, 1977, p.76

¹¹Ibid, p.62

Observons les parties du texte. Nous pouvons constater que dans la première partie, composée de treize chapitres sans titre, se trouve une mise en discours de la production de sept haïkus qui, dès la page quinze du texte, viennent ordonner l'acte de la création de Marguerite-personnage. L'action déterminante de cette partie semble suivre de près l'acte de création littéraire. C'est comme si le texte lui-même se modelait sur les manifestations littéraires du personnage-créditeur. Il s'agit d'une création littéraire dans une création littéraire. Les objets (les haïkus) qui nous sont réfléchis sont des constructions poétiques qui s'investissent à l'intérieur d'un espace, celui du texte. C'est quelque chose dans autre chose qui joue le même rôle que cette autre chose comme un double :

Ni opaque ni transparente par elle-même (la relation de ressemblance), elle existe sur le mode d'une *double entente* dont l'identification et le déchiffrement présupposent la connaissance du récit. C'est dire qu'il appartient au texte – d'opérer «l'analogie en donnant l'analogue» et que, par conséquent, la clé herméneutique ne peut en aucun cas ouvrir l'accès à une réflexion avant que le récit n'en ait révélé l'existence et indiqué l'emplacement.¹²

¹² DÄLLENBACH, Lucien, Le Récit spéculaire, Éditions du Seuil, Paris, 1977, p. 63

Alors, écrire est un rituel. Le haïku, l'action, est un rituel. Ce rituel prépare à un plus grand rituel, l'initiation. Le haïku est une action dans une grande action de préparation. Le haïku est un petit temps d'écriture visant le rite dans un grand temps d'écriture visant le rite.

La deuxième partie **D'entrée de jeu** est une fiction reconstruite par une lecture (celle de Marguerite). Pour le décodeur, c'est une lecture d'une lecture. En tout, sept chapitres avec titre, sept chapitres qui reprennent non pas les sept haïkus de la première partie mais les sept actions qui inscrivent le personnage de la guide. L'action fait répétition.

Ainsi, qu'il s'agisse du chapitre intitulé La visite (1), du chapitre Le don (2), du chapitre L'appel (3), du chapitre Une invitation (4), du chapitre La préparation (5), du chapitre L'écoute (6) ou du chapitre Vivre debout (7), tout semble indiquer que l'action les mouvements du personnage de la guide reprend les éléments de la première partie. Par exemple, les trois derniers chapitres titrés reprennent quasi textuellement les phrases du chapitre 12 de la première partie :

«Elle voulait me préparer». (P. 102)

«Elle m'écouta». (P. 102)

«Elle resta debout face à la porte vitrée». (P. 102)

On peut penser que c'est précisément parce que cette porte est vitrée qu'on peut soit s'y regarder comme dans un miroir ou soit voir l'autre à travers elle. Alors, les personnages se rencontrent dans l'espace pour s'écouter, s'entendre dire une parole qui ne s'exprime pas. La parole qui informe de l'énergie du dedans ne peut ainsi que créer des images en suspens, des voix intérieures comme celles de Cimon.

La troisième partie, **Voix de Cimon**, est évidemment construite comme nous l'avons dit, pour reprendre dans l'espace du texte l'image d'un court texte dans un texte, mais aussi pour donner la parole à l'autre car ce court chapitre d'une page lie, met en relation de contenu, les personnages ; ceux qui s'opposent, ceux qui s'unissent. La **voix de Cimon** démontre que chacun est à lui seul tout un monde : si ces mondes n'en font qu'un, c'est par l'identification, ou plutôt parce que leurs singularités respectives sont capables de refléter une même réalité. La **voix de Cimon** est pour un decodeur la voix qui se voit dans le miroir. C'est la parole de l'effet de sens.

La quatrième partie, le miroir final, où tout peut être refusé ou accepté, est celle du narratrice-personnage, **Voix d'une voyante**. Cette voix est celle de la vision de la guide, qui est aussi cette voyante qui voit tout et qui sait tout. Cette double identité, ce double rôle, crée une répétition de tout le texte. La narration emprunte la voix d'une omniscience-observatrice des faits, du réel. La narration pour une première fois devient hétérodiégétique. Elle crée la distance nécessaire pour maintenir l'union des oppositions.

Cette quatrième partie, c'est la grande voix de l'intérieur de laquelle se reflètent les voix de la première et de la deuxième partie. Ces trois narratrices répètent la même chose. Elles cherchent le sens que seul la voix de Cimon peut donner. Elles témoignent d'une substance rendue réelle que dans le regard de l'autre.

Les voix de Marguerite et de la guide-voyante créent le mouvement de la répétition qui les unit. On peut même dire que ces narratrices ne font qu'une seule et même voix.

La specularité selon Lucien Dällenbach telle qu'elle s'applique à mon récit fait bien ressortir les aspects répétition et dédoublement de l'énoncé et de l'énonciation.

On peut donc dire que s'il existe des relations d'opposition et de ressemblance dans l'énonciation du récit, c'est parce que ces oppositions et ces ressemblances ont aussi la capacité de se réfléchir comme énoncé.

3. QUELQUES NOTIONS PSYCHANALITQUES SELON SIGMUND FREUD, UN DÉLIRE POUR FAIRE DU SENS.

La quête de sens constitue l'élément organisateur du texte. Pour faire du sens commun, ce texte doit se transformer selon des règles à prévoir pour produire la diversité que nous lui connaissons dans l'espace et dans le temps.

Néanmoins, **D'entrée de jeu** trouve sa modulation de sens dans une créativité qui fait plutôt jouer des structures pouvant rendre effectif un discours tout entier délirant.

Mon texte est un prétexte au sens que nous lui donnons. Ce sens est réel dans la mesure où s'établit une relation, une différence entre les aspects comparables des choses. On peut dire que l'intentionnalité de **D'entrée de jeu** reste une mise en discours d'un texte pour faire du sens en délirant.

D'entrée de jeu est une trame de la vie sociale mais aussi de la vie émotionnelle et affective. L'objet désiré est à la base peut-être du délire que je qualifierai de psychotique. Ainsi, le texte s'organise au sein d'une quête qui rencontre ses obstacles.

Le délire doit être considéré comme une façon de faire du sens pour être en relation avec le sens commun (l'Autre). Le délire est une quête d'objet cherché non pas en l'autre mais en soi. Le délire est d'être à ce point centré sur soi que le monde extérieur n'existe plus. Ce discours délirant montre une répétition de scènes qui témoignent d'une voix narcissique reproduisant sa contrainte pour s'organiser ou se réorganiser selon une structuration nouvelle, en l'occurrence délirante, à la fois déficiente, reconstructive et compensatoire.

Le texte de création théorise un mal. Sa structure récurrente, obsessionnelle, comme une ritournelle atteint un seuil où est trouvée une solution, l'Autre. C'est ce qu'on pourrait appeler une décentralisation, cette Autre comme objet de désir.

Qu'est-ce donc qui se répète dans **D'entrée de jeu**? Une image du moi bien sûr en une seule et même voix à travers les différentes narratrices. La lecture de soi est répétée. Les narratrices sont à la fois productrices et lectrices de leur propre écriture, de leur propre sens. Peut-on parler d'un retour narcissique?

Selon Freud et ses conceptions psychanalytiques, la souffrance, la tension est diminuée par l'effet du plaisir. Ce principe de plaisir a un rôle dominant dans la vie psychique :

Les faits qui nous font assigner au principe du plaisir un rôle dominant dans la vie psychique trouvent leur

expression dans l'hypothèse d'après laquelle l'appareil psychique aurait une tendance à maintenir à un étiage aussi bas que possible ou, tout au moins, à un niveau aussi constant que possible la quantité d'excitation qu'il contient.¹³

Dans **D'entrée de jeu**, la répétition est-elle là pour reproduire un plaisir qui diminuerait la tension ou est-elle là pour faire obstacle à la réalisation du plaisir? Est-elle un mécanisme de défense contre les excitations extérieures et leur échec?

on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible à la reproduction, à la répétition, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe du plaisir, en se mettant au-dessus de lui.¹⁴

Si la répétition se met au-dessus du principe du plaisir il n'en demeure pas moins qu'elle demeure une contrainte, une résistance. En effet, cette tendance est inhérente qu'à ce qui est refoulé dans l'inconscient. Notamment, la souffrance psychique. Si mon texte théorise bien un mal alors pourquoi choisir ce refoulement, cette résistance?

¹³ FREUD, S., Essais de psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1966, p. 9

¹⁴ Ibid, p. 27

Il est hors de doute que la résistance opposée par l'inconscient et le préconscient se trouve au service du principe du plaisir, qu'elle est destinée à épargner au malade le déplaisir que pourrait lui causer la mise en liberté de ce qui se trouve chez lui à l'état refoulé. Aussi tous nos efforts doivent-ils tendre à rendre le malade accessible à ce déplaisir, en faisant appel au principe de la réalité.¹⁵

Cette réalité dont Freud nous fait part est pour nous ici de l'ordre d'une fiction, l'écriture d'un roman qui manifeste vraisemblablement un conflit, une image du moi répétée dans un miroir fragmenté en plusieurs narratrices. Une image du moi sans doute en conflit entre son idéal et sa réalité mais, aussi, une image du moi dans le regard de l'autre qui n'est plus un miroir de soi. Cet autre vous l'aurez reconnu, il apparaît un instant dans la parole de Cimon. Cette page est une coupure. Un élément autre, avec son propre ton, différent. Si Marguerite et la guide-voyante parlent de la même façon, Cimon quant à lui parle comme un autre. Cimon est l'altérité par laquelle l'autre voix (Marguerite et la guide-voyante) se rencontre et trouve son identité réelle. Le «qui suis-je dans mon regard» est possible dans la mesure où le «qui suis-je dans le regard de l'autre» est réel.

La voix de Cimon est la relation à la réalité. Elle est une ouverture au monde extérieur. Elle est la parole qui décentralise de soi.

¹⁵ FREUD, S., Essais de psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1966, p. 24

L'obsession des narratrices-une manifeste un abandon de la relation à la réalité et la voix de Cimon est une tentative de guérison qui se propose de ramener peut-être la libido à l'objet car n'oublions pas que les narratrices-une ont par leur narcissisme cherché à être leur propre objet d'amour.

Objet d'amour, idéal du moi, refoulement, sublimation et autres pulsions sont-ils vraiment pathologiques dans mon texte?

L'idéal du moi a soumis à des conditions sévères la satisfaction libidinale en rapport avec les objets, en faisant refuser par son censeur une partie de sa satisfaction, comme inconciliable. Quand un tel idéal ne s'est pas développé, la tendance sexuelle en question pénètre telle quelle, comme perversion, dans la personnalité. Être à nouveau, comme dans l'enfance, et également en ce qui concerne les tendances sexuelles, son propre idéal, voilà le bonheur que veut atteindre l'homme.¹⁶

Le retour sur soi, cette ritournelle du moi-objet montre ce qui est inconciliable. Le moi (Marguerite) et le moi idéal (guide-voyante) font voir une structure narcissique

¹⁶ FREUD, S., La vie sexuelle, Presses universitaires de France, Paris, 1969, p. 104

obsessionnelle, un délire, une façon d'être en relation avec un sentiment d'estime de soi, en relation de «survie» avec soi.

...être aimé, aimé de retour, posséder l'objet aimé relève ce sentiment (estime de soi). Quand la libido est refoulée, l'investissement d'amour est ressenti comme un sévère amoindrissement du moi, la satisfaction amoureuse est impossible, le réenrichissement du moi n'est possible qu'en retirant la libido des objets. Le retour au moi de la libido d'objet, sa transformation en narcissisme, représente en quelque sorte le rétablissement d'un amour heureux, et inversement un amour réel heureux répond à l'état originare où libido d'objet et libido du moi ne peuvent être distinguées l'une de l'autre.¹⁷

Pourquoi ai-je énoncé plus tôt que **D'entrée de jeu** était de l'ordre d'un discours psychotique?

Parce que la voix de l'autre ne sera jamais récupérée dans le texte. La voix de Cimon est là mais n'existe pas (ou si peu) comme parole négociant le symbole. Ce qui devait créer le lien symbolique ne reçoit pas de réponse, n'est pas argumenté. La voix de

Cimon est en quelque sorte ignorée. Elle ne rentre pas dans l'univers refermé et clos de l'autre voix, celle des «narratrices-une».

Ainsi, pour que **D'entrée de jeu** puisse enfin passer de l'un aux autres, de son auteure à ses lecteurs, il se doit d'être objet de réflexion «théorique» et objet de création. C'est là son parcours pour que soit rendue réelle une construction de sens. C'est pourquoi cette création littéraire se doit d'être en continuité (spéculaire) avec cette approche psychanalytique freudienne qui lui confère davantage sa littérarité.

¹⁷ FREUD, S., La vie sexuelle, Presses universitaires de France, Paris, 1969, p. 103.

D'entrée de jeu

«Tout le visible tient à l'Invisible

L'audible à l'Inaudible

Le tangible à l'Intangible

Et peut-être le pensable à l'Impensable.»

(Novalis)

Première partie

Mise en ordre par haïkus

Chapitre 1

Nous fréquentions la même voyante. Je devais lui remettre une copie révisée de son manuscrit, lui promettant d'en corriger la suite. Elle devait prendre l'avion à 7h30 le lendemain matin. J'avais mis dans le lecteur de cassette une douce musique bleue, aux sonorités de la musique des Sphères, celle du rythme qui s'associe aux battements du coeur. Musique de guérison, dont je croyais qu'elle faciliterait une réconciliation, car j'espérais une vie meilleure.

Elle devait me rendre une visite, un au-revoir, avant de partir. J'avais préparé quelques sandwiches à la luzerne germée et aux carottes. C'étaient ses préférés.

Depuis quelque temps, j'avais une interrogation permanente. Était-il en mon pouvoir de changer la situation? Pourtant, j'avais accepté de l'accueillir, j'avais choisi d'exprimer au plus clair ma situation.

Ce n'est que lorsque je l'entendis monter l'escalier qui mène à l'appartement que mon coeur se mit à voir bleu, et que maladroitement, je lui ouvris la porte. Nous vivions alors une situation exceptionnelle, car il était rare qu'elle se déplaçait chez les gens.

D'habitude, c'était moi qui allais à sa maison, tous les jeudis. Depuis 8 ans, je descendais les escaliers pour entrer dans le temple. Aujourd'hui, c'était à son tour de se déplacer pour rendre service.

Je remarquai d'abord le long manteau bleu marine qu'elle portait. Elle me dit que c'était un cadeau de sa mère, puisque ses moyens ne lui permettaient pas de se payer un manteau d'hiver d'un tel prix. Je dois dire que je lui trouvais fière allure. La coupe classique du vêtement de laine, le chapeau de laine et les gants de cuir me donnèrent à voir une beauté que je lui reconnaissais. Elle était digne.

Elle tenait à la main un sac de papier dont elle sortit un cadeau bien enveloppé. Elle me dit:

«C'est pour m'avoir rendu service.»

Je ne m'attendais à rien, mais cette reconnaissance habituelle était manifestement devenue une source de malaise pour nous. Les non-dits nous avaient enlisées dans une relation souffrante et insatisfaisante.

Nous avions observé qu'une certaine agressivité, que j'essayais d'ignorer, me faisait parfois prendre les bleus. Jusqu'où irait mon impression de dépendance? Elle m'influait il est vrai, mais son influence s'était avérée jusqu'à maintenant positive. J'étais dans la position du nouveau-né, bleui par un cordon qui, de façon imaginaire, était

enroulé autour de mon cou. J'avais besoin que l'on me guide, mais en même temps une ferme volonté de m'affranchir, de retrouver ma liberté, occupait l'espace bleu de mon esprit. D'ailleurs, je visualisais ce bleu patient et compréhensif au niveau de mon image. En imaginant cette couleur de calme, de tranquillité et de sérénité, je guérissais ma blessure relationnelle.

Elle venait ce soir reprendre son manuscrit, j'y avais travaillé, pour rendre service à cette femme poète, femme de mots, mais aussi femme de caractère. Son verbe magnétique, d'inspirantes vibrations bleutées, m'attirait dans sa forme. Longtemps, j'avais cherché à l'imiter. Maintenant, je formais tout au plus le projet de reconnaître ma différence, mes propres forces intérieures. Je composais avec une vie de ciels rayonnants, de beauté, comme celle sortie de mon grand livre bleu celui des enseignements reçus. Je me savais responsable de mes liens. Elle, ma guide, mon enseignante, mon amie. Pour risquer cette intimité, il m'avait fallu renoncer à d'autres lieux. Ceux qui sont clos, ceux de l'inconscience, de la folie et du négativisme.

J'étais heureuse de l'accueillir ce soir-là. Malgré toute ma maladresse, ma vulnérabilité transparente qui rendait au moment une douce énergie bleu indigo, consciemment, courageusement, j'acceptai enfin de recevoir son cadeau avec l'espoir d'une réconciliation. J'étais un peu mal à l'aise, en même temps que soulagée de ma peur. Qu'avait-elle bien pu vouloir m'offrir dans les circonstances? Je déchirai le large ruban bleu qui ornait le paquet. Je savais que je tenais un livre entre mes mains malhabiles. Je

n'en découvris le titre qu'après avoir énergiquement déchiré le papier de couleur verte-avec des pommiers comme motif - qui m'harmonisait, me rappelant comme le vert correspond à l'énergie du cœur. Il s'agissait bien d'un livre: «Les fondements de la mystique tibétaine». C'était l'ouvrage d'un lama . Sur sa couverture bleue, je reconnus l'étoile de Salomon avec en son centre un mandala.

J'invitai donc mon amie à prendre place à la table de la cuisine où nous attendait une théière pleine de thé vert chaud. Pour nous accompagner dans notre démarche, j'allumai le feu d'une chandelle. La flamme vivante m'apaisa instantanément. Les quelques angoisses qui me restaient furent balayées de mon mental tapageur par ce geste de feu si simple et si familier. J'étais en confiance, ouverte pour une nouveauté.

Ton coloc n'est pas là, me demanda-t-elle.

Cette façon de me sentir coupable par ces questions si pleines de condamnation m'était aujourd'hui familière.

Bien sûr, Cimon avait préféré se rendre voir un film plutôt que de risquer d'accueillir l'autre. Après tout, ce n'était pas la vie qu'il avait choisie. Il préférerait de loin fréquenter les parcs, les bars et les toilettes publiques. Ses comportements étaient nouveaux depuis que son ami avait décidé de l'aimer assez pour ne plus le faire souffrir. Il l'avait contraint à chercher un autre lieu pour y peindre ses toiles bleues. Il préparait depuis des semaines

sa première exposition solo. Je m'étais habituée très vite aux odeurs dans l'appartement. Mais, parfois, même avec le plus puissant des encens, je n'arrivais pas à dégager la lourdeur de cette peine grise qu'il peignait d'un bleu franc.

Depuis quelques jours, je méditais sur le visage bleu de Krishna pour en découvrir les effets bienheureux. Je souhaitais que mon colocataire en reçoive les bienfaits pour qu'il s'ouvre à une vie mieux ordonnée. Ses allées et venues à travers la ville ne me convenaient pas du tout. Sans le juger, j'étais incapable d'approuver ses comportements.

Elle prenait le thé vert avec beaucoup d'assurance. Avant qu'elle ne reprenne la parole, j'avais cru sentir que quelque chose venait en elle pour être transmis. C'était ce que j'appelais *l'effet de canal*. Une fois de plus, j'eus droit à l'effet coup de marteau. Ses propos tournèrent autour du fait que je fréquentais des gens de trop basse vibration. Je devais couper avec ce milieu de dépravation, de déchéance sexuelle, de déviation. Il ne m'était plus permis de fréquenter ces énergies de promiscuité trop peu édifiante. Il me fallait couper avec la perversité de mon voisinage. Et surtout, trouver un autre colocataire. Cela ne devrait pas être trop difficile, d'autant plus que selon elle, il n'était venu dans ma vie que pour me faire comprendre l'impossible régression. Je ne pouvais revenir en arrière, il me fallait aller de l'avant; mettre tout en oeuvre. C'était là un renoncement au passé, à ce que j'avais été. Tout un programme de guérison, par cette douce lumière bleue qui apaise, console, s'exprime dans le silence et maternel.

J'avais entendu ses paroles sachant que je devais «dépasser cela». Je voulais qu'elle parte pour ne plus sentir ma propre coupure. La chandelle s'en est allée, mais les mots sont restés. Après son départ, inévitablement, je tombai sur les quelques sandwichs qui restaient pour y trouver un peu de satisfaction. Le pain était trempé et les carottes étaient cuites!

Je mis quelques heures à me sortir complètement de mon état de doute, de confusion mentale. Il était clair que je n'aimais pas cette critique, cette évaluation. Je me croyais incomprise encore une fois, jugée, condamnée. Combien de fois cette situation s'était-elle produite pour que j'y apprenne quelque chose? La colère à la gorge, je ne voulais plus la voir. Il fallait que je me retrouve, prenne du temps pour comprendre, pour réfléchir. Il fallait à présent que je me démêle dans toutes ces croyances et ces interdits. La personne de ma guide spirituelle m'aidait-elle vraiment à faire la clarté en moi?

Chapitre 2

Au premier matin, j'entrepris de faire des respirations lentes et profondes. Je m'assis confortablement dans une position agréable, le dos droit, la tête légèrement inclinée vers l'avant. J'avais choisi un encens de bois de santal pour la purification des émotions, une chandelle bleue pour appeler la lumière à descendre dans ma pensée. Du point de lumière le plus élevé, je respirai calmement. À l'inspiration, je me remplissais d'un bleu royal, communicateur, puissant; à l'expiration, j'imaginai toute cette belle chaleur s'étendre à tout mon corps. Je m'entourai mentalement d'un cercle de protection avant de visualiser au centre de mon front, entre les sourcils, une merveilleuse étoile bleue, appel à mon guide intérieur. Et à cette forme je posai la question: «Que me faut-il comprendre dans cette situation?» J'entendis que quelqu'un venait de faire son entrée dans l'appartement, j'ouvris les yeux. Sans doute était-ce Cimon qui rentrait.

Il avait son allure habituelle, comme un peu démunie du goût de vivre. Ses épaules courbées vers l'avant du corps me faisaient croire qu'il portait sur son dos tout le poids de la planète bleue. Le sort de l'humanité, noires prévisions, nourrissait son désespoir chéri. Ses nombreuses grandes sorties de larmes étaient souvent des occasions de pleurer sur son sort. Il se pensait laid et recherchait la moindre occasion de plaire. Moi, j'aimais ses traits féminins, ses yeux de chien battu et ses cheveux mi-courts qu'il laissait pousser.

Entre nous, de moins en moins de conversations. Une distante affection, presque une désillusion. J'avais cru à ses bonnes intentions de rester *pur* et de «servir le bien». Mais avec ses premières expériences, il avait découvert le désir à satisfaire. Sa nature inférieure lui avait fait goûter à l'éphémère dont il ne savait plus se passer. Il baisait.

Je m'étais lassée d'entendre ses récits glorifiant son pouvoir; sa séduction me donnait mal au coeur. Parfois, trop proche des détails, il m'arrivait d'imaginer les pires mouvements, les odeurs, les corps et la saleté. Il jouissait des odeurs fortes, des transpirations et des haleines de boisson. C'est celle du cognac qu'il préférait. Et son premier amant avait eu les cheveux bleus. Il en avait conservé une mèche précieusement gardée, collée dans son journal personnel. Il en avait écrit un court poème. Les-cheveux-bleus lui en avait fait voir de toutes les couleurs. Suffisamment pour se mettre à affirmer qu'il était gai. J'en fus aussi informée. L'ambivalence, duel de la personnalité, était levée. Depuis ce temps, il couchait avec des garçons de tous âges. Jamais il ne se lavait, peut-être pour en conserver un effet. Une marque. Ce matin-là, il sentait mauvais, comme des fesses pas lavées. Je respirai, malgré l'odeur. Le bleu tirait sa révérence au vert. Je cherchai un peu de compassion pour l'étranger qui venait d'arriver. Oui, il m'apparaissait être un étranger car je ne me reconnaissais plus dans ce garçon aux comportements de mon passé.

Curieusement, puisque j'étais décidée à améliorer ma condition, l'envie d'aller porter «secours» à Cimon me traversa. Oui, j'avais cette tendance à vouloir sauver le monde, j'en étais consciente et travaillais à m'en libérer. Mais je ne pouvais accepter l'idée qu'il n'y avait rien à faire avec lui. Je m'offris à lui préparer un petit déjeuner. Rien de trop élaboré, une crème de riz avec raisins secs à laquelle j'ajoutai une poire jaune coupée en morceaux. Et pour que le tout soit acceptable pour ce goinfre de sucre, j'y versai une bonne quantité de sucre d'érable biologique.

Il voulut se plaindre de sa soirée où il avait trouvé un divan pour l'accueillir. Je le ramenai à lui-même, à son projet en cours. Il m'avait fait promettre de participer à son oeuvre. Ma collaboration consistait à produire des haïkus- poèmes classiques japonais de trois vers dont le premier et le troisième sont de cinq syllabes et le deuxième de sept syllabes- pour chacune de ses toiles. Un projet de sept haïkus bien significatifs, s'alliant à la couleur, au bleu, pas n'importe lequel. Ce bleu métallique, ce bleu collé à la mèche de cheveux trouvée sur l'oreiller, celui de la légèreté pour que chacun y découvre sa propre vérité. Une grande part de nos réalités tenait ainsi à cet échange, cette coopération créatrice.

Il avait bien dégusté, le corps satisfait, l'émotion apaisée; la crème succulente avait bien coulé en lui, je lui avais servi des mots pour le sécuriser. Il fallait se réjouir de ce qui part comme de ce qui vient. J'en avais profité pour manger avec lui de cette crème laiteuse. J'aimais croquer dans les raisins ramollis par la chaleur; les poires détrempées me

brûlèrent la langue, je me tus quelques instants. Oui, me taire et surtout comprendre encore une fois. Combien de temps encore consommrais-je de cette vie, avant que je ne choisisse d'agir consciemment?

Vanité, dans une sous-évaluation de mon interlocuteur, je sentis ma supériorité, mon pouvoir sur lui. Fragilité, dans la demande pour être validé, autoriser à poursuivre ses relations d'amant en amant. Le dernier, celui de la veille, était professeur d'art. Beaucoup plus âgé que lui, rien d'engageant, juste pour qu'il puisse toucher. Il cherchait mon approbation, j'avais ce pouvoir de le rendre coupable, il en serait à mes pieds. Vanité. Comme celle de ma guide.

J'avais remarqué qu'il avait ôté de son cou la grosse chaîne en argent. Ses deux chandails noirs emmaillotaient sa maigreur de grand coureur. Son vernis à ongle impressionnait les filles. Mais, moi, je n'y voyais qu'un peu plus de noir sur son corps. Du noir sur ses ongles, du noir, comme un arlequin au masque noir.

Bien simplement, il me remercia pour cette attention particulière: cette crème de riz, ce café trop fort. Il souhaitait retourner à sa chambre, lieu par excellence de désœuvrement. Il y subsistait malgré le blanc des murs, malgré les clous, les cadres qu'il s'était fait voler. Il s'était laissé tomber dans le lit.

Je me retrouvai seule avec le temps à occuper. L'appartement silencieux gardait ses secrets à dire blanc et à dire noir; dualité, je m'y étais habituée. C'était ma nouvelle année, en ce jour de la nouvelle lune. Cette lunaison m'inspirait un mélange de crainte et d'espoir. Une nécessaire réalisation alchimique à opérer en moi-même me relia de façon précieuse à Soma. Le Dieu-lune me dit: «ne crains pas...»

Je fut calmée, mon imagination aussi.

L'odeur de sa gomme à elle me revint à l'esprit. Elle devait être en vol, en direction de la Floride. Elle était partie pour trois semaines chez des amis. Qu'en était-il maintenant de notre relation? Son évidente influence sur la direction que prenait ma vie, je la qualifiais pourtant de positive. N'était-elle pas intervenue à plusieurs reprises pour me protéger? M'incitant constamment à poser des gestes, parfois très simples. J'avais entre autres obtenu ce poste de correctrice-révisure à la Société des Écrivains Canadiens. Ce revenu fut des plus appréciés. Libre? Je l'étais davantage depuis que je m'étais affranchie de l'insécurité financière dans laquelle je pataugeais depuis quelques années. Pour réussir cet exploit, il m'avait fallu mettre un terme au sabotage de ma pensée. Par la grâce du bleu, par son imprégnation dans toutes mes cellules, j'avais réussi cette transformation. Du bleu, j'en avais plus que visualisé. Il faisait partie de mon être.

En ce moment, j'aurais aimé qu'elle ait besoin de moi. Pour être importante, pour avoir une valeur. Son voyage me dérangeait. En même temps, quelque chose commençait à

mieux respirer. J'étais plus autonome . Je m'attelai au bouclier du travail pour commencer à rédiger mon plan d'action.

Choses à faire

- corriger le texte de ma guide
- parler à Cimon
- revoir la femme anglophone
- épicerie
- respirations conscientes
- marches
- haïkus
- prendre rendez-vous avec le psy

Chapitre 3

Je m'étais rendue à mon petit bistrot de la rue principale: «Au Blue Velvet». J'avais compté sur les vingt minutes de marche qui séparaient l'appartement du bistrot pour calmer mes pensées. L'air froid me fit du bien. Je l'avais accueilli légèrement pour régénérer ma pensée. J'étais calmement assise à ma table habituelle, où je venais lire en buvant de la tisane. Au fond de la grande salle ouverte, près du bar, j'avais aperçu la thérapeute. Très discrètement, je l'avais saluée, un peu mal à l'aise, avec un peu de colère. C'est que j'avais coupé les liens avec elle. J'avais choisi de ne pas laisser libre cours à mes réactions. La thérapeute n'était pas «clean». Ses projections avaient presque réussi. Il m'avait fallu trois jours, pendant lesquels j'étais anxieuse, pour me sortir des grippes de mon plexus solaire.

J'étais ouverte au moment présent, à la coïncidence. J'espérais tout et surtout le changement. J'en étais aux premières pages de mon livre «Les fondements de la mystique tibétaine», dans lequel le lama écrivain me parlait de la théorie des vibrations et du son «OM». Le livre bleu, dans ce décor bien mis, même avec une musique de fond trop forte, me fit vivre un doux moment de silence, comme je les aime, où tout se fonde, bleu, où l'on sent une présence. J'avais soif de cette présence à l'intérieur de moi pour y guérir mes illusions, mes images déformantes de la réalité, futilité. J'avais tout en moi, mais cherchais encore. Le vide, c'était maintenant, puisqu'elle était partie, me laissant

seule, avec le livre. Du bout des lèvres, silencieusement, je chantai la syllabe sacrée. Courageusement, je répétais le son intérieurement jusqu'à ce que je ne me sente plus seule. Plus d'isolement. Je me reliais au Tout, où tout peut se représenter. J'étais à la table sur laquelle j'écrivais les mots du désir. Ses petits carrés bleus et verts étaient décorés de fruits; des poires jaunes, des pommes jaunes et des bananes jaunes. J'avais faim. Je fermai le livre bleu et ses sons particuliers.

Je choisis un potage au poireau . Le panier, bien garni de petits pains de blé, que je mangeai sans beurre, fut suffisant pour calmer ma faim, mon envie. Je respirai à travers chaque bouchée que je mastiquai plusieurs fois avant d'avaler. Prendre mon temps pour manger était pour moi un exercice difficile. Maîtriser ma pulsion, ma faim, faisait partie de mon cheminement. En m'observant ainsi manger, je compris le manque et sa peur. Je compris l'abandon et la nourriture , la trahison; les lèvres bleues d'un cadavre que l'on fait respirer.

Je persistai. Cette fois, ce fut le tour d'un café régulier. Je l'aimais sans sucre, par plaisir. C'était ma consommation régulière, par substitution. J'avais remplacé mon père par une tasse de café. Pour lui donner meilleur goût, j'y ajoutais un peu de lait, mais j'y étais allergique.

J'avais déboursé la somme de quatre cents dollars pour connaître mes allergies alimentaires. Pourtant, je ne me convertissais toujours pas au lait de soja ou au lait de riz.

Je savais que le lait de vache était pour les veaux et que je n'étais pas un veau. Je savais que ma mère n'avait pas été une vache. Soit, son sein avait dû me manquer. Qu'y pouvais-je alors? Dépendance.

Trois serveuses pour réchauffer ma tasse. À trois reprises, on versa le liquide chaud auquel j'ajoutai la crème laiteuse dix pour cent. Elle était plus grasse que les autres. Plus que les autres. Supérieure.

Une fumée de cigarette me prit au nez. Les comportements du fumeur de la table voisine me rendirent l'air difficilement acceptable. Les enjeux, ma tolérance et mes émotions désagréables. L'intelligence du moment était-elle de moins bien respirer? Je réglai vite ma note pour sortir prendre l'air. Je voulais marcher un peu, être toute là dans chacun de mes pas. Je voulais sentir l'air nettoyer mes traces à mesure qu'elles s'évidaient, que je me relaxais. Mon parcours avait été tracé, voulu. Je ne savais pourtant que faire avec ses exigences. J'entrai dans la grande salle de la bibliothèque municipale.

En ce samedi, beaucoup de jeunes s'amusaient aux jeux de la connaissance livresque. Beaucoup de livres, une seule odeur, toujours la même, la même que pour ces jeunes. J'étais témoin de moi-même où je m'observais à travers les livres. Finalement, je choisis un fauteuil près de la fenêtre. Je m'y installai à l'aise avec le silence. Les yeux clos, je demandai à voir son visage. Il était en moi, elle souriait.

Elle m'avait demandé de l'aider à peindre sa chambre. Je la voyais avec le mur de sa chambre que j'avais d'abord peint en jaune, son choix. Elle n'avait pas aimé. J'avais recommencé le travail avec le rose qu'elle était allée acheter. Elle n'avait pas aimé. Et puis, j'avais recommencé une troisième fois le mur de sa chambre. Elle avait choisi une peinture bleu jade. Trois fois, j'avais accepté de l'aider. Au nom de quoi?!!!

Je ne pouvais parler de son audace. Plutôt parler de son autorité. Je la percevais encore exigeante, parfois même un peu abusive. L'abus était justement maîtrisé; savoir demander, à moi, qui précisément ne savais lui dire non. Le non-dit resta.

Puisque j'avais compris que le meilleur de la vie naît de l'intérieur, elle et la trace de son visage m'amenaient à une délicate concentration. Il fallait refaire l'image, trouver le regard en dehors du sourire; trouver dans ses yeux l'acceptation capable de me recréer. N'avait-elle pas dit un jour qu'elle m'aimait? Mais cet amour avait-il suffi à créer la relation, le lien?

Ma guide m'enseignait à se tourner vers l'autre. Et dans cette solitude d'un samedi après-midi à respirer l'air vicié de la bibliothèque, je fus sensible à l'idée de contacter quelqu'une. Il devenait facile de se tourner vers l'autre. Entre autres, l'Anglophone demeurait dans un petit appartement de l'autre côté de la rue. L'Anglophone m'avait servi du café instantané trop fort. L'Anglophone ne portait plus ses épaisses lunettes depuis qu'un laser bleu l'avait guérie de sa myopie. Nouvelles technologies.

Je fus tentée de lui téléphoner. Puisqu'elle était venue apprendre ma langue, je la rencontraï souvent. Nous étions alors partenaires linguistiques. Nos échanges permirent que je l'initie activement. Je l'initiai certes à ma langue. Ainsi, dans toute mes efforts de concentration

vers les plans supérieurs de conscience, je mis mes désirs, mes intentions de plaisirs sensuels.

My God! Partenaires linguistiques mon œil quand le rapprochement des langues vous donne à sentir des espaces sexuels. Que de barrières inutiles peuvent être déconstruites par le seul mouvement des lèvres qui se touchent, qui se rencontrent dans un oui consenti à l'expression de soi. De soi et de sa langue, pour un regard de l'autre qui vous déshabille. Nues. Nous fument nues dans ce petit appartement de la rue principale, face à la bibliothèque, où des livres vous enseignent l'art de la communication authentique.

Oui. j'avais besoin à l'occasion de ces contacts sexuels, sauf qu'à l'instant je me concentrai pour amorcer ma promesse d'écriture. J'eus pour objectif un haïku par jour pendant sept jours. Et voilà qu'un appel à la coïncidence fut imaginé. Je commençai d'abord par créer une bande de vers de cinq syllabes. Plus d'une cinquantaine. J'y travaillai jusqu'à dix-sept heures. À la fermeture de la bibliothèque, je me retrouvai dans les rues de la ville à préparer mentalement mon souper. J'optai pour des pâtes, nappées d'une sauce blanche, parsemées de fromage bleu.

J'avais imaginé remplir trois bols de petits papiers. Dans le premier, je mis des petits papiers pliés en deux sur lesquels étaient inscrits des vers de cinq syllabes; dans le second, des vers de sept syllabes et dans le dernier, des vers de cinq syllabes aussi. L'opération consistait à piger au hasard un petit papier dans chacun des bols. Ainsi, je construirais les engageants haïkus de mon coloc artiste-peintre.

C'est après le souper que je mis quelques heures encore pour écrire les vingt-cinq petits papiers pour chacun des bols. J'avais choisi les bols bleus et verts de mon ensemble de camping. J'y étais attachée. Les bols de métal avaient survécu à ma dernière relation. Je les avais conservés comme des vestiges de difficultés surmontées. J'avais appris de mes erreurs.

Je mis tout en place le soir même pour pouvoir dès le lendemain matin effectuer ma première pige, ma première création. Bien sûr, je m'étais concentrée à respecter le thème du processus créateur de mon coloc. Le bleu ne fut plus le sacrifice, il fut la miséricorde.

Je ne comprenais pas pourquoi j'avais choisi de le faire mais j'avais dit «oui». Ce travail me permettrait peut-être d'espérer quelque chose de plus grand. Opportunité. Je rêvais de servir l'humanité. J'espérais même apporter ma contribution pour alléger les peines de ce monde: guérir, aider, contribuer, travailler: avoir une fonction. Ce n'est que lorsque je

me suis mise à respirer, avant mon sommeil, que l'idée de ma prochaine initiation me consola. Oui, mon initiation était pour bientôt.

Chapitre 4

Je commençais toujours mes journées par une courte intériorisation. Aussi, je visualisais toujours au chakra de la couronne une douce sphère de lumière pénétrant mon crâne pour se diriger au centre de mon front, le centre ajna, pour descendre par mon cou jusque derrière les épaules, entre les omoplates, au point du coeur. C'était ma façon de me relier à ma propre énergie, ma source intérieure.

Je n'avais pas choisi le mensonge, donc je ne niai pas la souffrance de ce matin-là. Des efforts, toujours des efforts et encore des efforts. J'assumais les conséquences de mes choix. L'insatisfaction du matin se résorba avec une douche consciemment prise de façon à nettoyer mon corps émotionnel, mon corps astral. L'eau, par son action purificatrice, était venue à bout de cette mauvaise humeur. Je tirai le rideau avec ses gros poissons de toutes sortes de couleurs. La pièce était embuée, j'eus froid.

Cimon frappa à la porte de la chambre de bain. Il voulait savoir si j'en avais encore pour longtemps. Pour un dimanche matin il s'était levé tôt! Il me parla à travers la porte, ce qui eut pour effet de m'impatisser. Ne pouvait-il pas attendre que j'aie fini? Son comportement me rappela celui de ma mère au temps où nous restions ensemble et qu'elle frappait à la porte de la chambre de bain pour me dire d'économiser l'eau chaude.

Il est vrai que Cimon ressemblait à un mélange de ma mère et de mon père. Certains de ses comportements évoquaient l'indifférence , l'absence de mon père, et d'autres évoquaient le tempérament plaintif de ma mère. Ce matin-là, une victime avait frappé à la porte de la chambre de bain, il était urgent qu'elle aille aux toilettes, sinon elle pouvait en mourir.

Je réussis néanmoins à m'installer bien confortablement face à la toile de Cimon. Les sphères de différentes dimensions dans l'espace violet étaient comme un feu. Un feu sorti du chaos pour embraser ma volonté, ma sagesse et mon intelligence. J'ajustai les trois bols pour former un triangle. Dans le bol de tête, je pigeai un vers de cinq syllabes. Dans celui de gauche, je pigeai un vers de sept syllabes et dans le dernier, celui de droite, je pigeai un second vers de cinq syllabes. Et voilà, le coup de grâce était envoyé, j'avais entre les mains ma vision accomplie:

"Renoncement lent

Nous connaissons le futur

Secrets bien gardés"

Oui, lentement, je renonçais. Mais ce "nous" d'où venait-il et qui était-il? Pouvoir manifesté, mon futur par la coïncidence était connu, tu.

Je ne voulais pas que Cimon sache ma démarche. Je me proposais de la lui dire quand je pourrais mieux la lui expliquer. Me taire me suffisait. Toute la journée, j'optai pour la simplicité. Après le petit déjeuner, je me mis à faire mon bilan et ma planification de la semaine. Mes objectifs étaient simples: terminer mon projet de haïkus, toujours poursuivre l'exercice de la maîtrise de ma respiration, commencer à magasiner le tissu de ma robe. J'avais reçu des instructions précises à ce sujet, j'avais reçu un échantillon de couleur.

Chapitre 5

Je finissais toujours ma semaine par quelques mercis. La gratitude que j'avais me permettait d'ouvrir sur encore davantage de possibilités. Je remerciais pour ce que je reconnaissais avoir reçu au cours de la semaine passée: un livre, une visite, un échantillon, une intuition, les repas, les cafés et le reste.

J'aimais les rituels. Mon bilan était aussi l'occasion d'allumer encens et chandelle pour demander à être protégée, guidée et inspirée. Je commençais donc une nouvelle semaine avec motivation; prête à la solution, à l'action.

Dans l'ici maintenant je me proposais de réussir. Je ne pouvais guérir qu'en vivant ce qui se présentait à moi, le présent. J'avais à ma table une pile de livres sur la visualisation créatrice. J'ouvris au hasard : "EXERCICE POUR SUSCITER ET DÉVELOPPER LES QUALITÉS DÉSIRÉES."

Il y avait une longue liste. Je choisis de travailler à améliorer ma joie, ma confiance et ma paix. Je sortis crayons et cartons de couleurs pour colorer ces trois mots:

JOIE

CONFIANCE

PAIX

Je collai le carton au miroir de ma chambre par lequel je laisserais miroiter mon image joyeuse, confiante et paisible. À ce stade, je comprenais l'importance d'accepter mon apparence. Cimon avait bien raison.

J'eus le courage de prendre un bain chaud. Cimon était parti prendre une bière au "Bistrot de l'ange". L'eau chaude me fit du bien. J'avais la journée pour respirer.

De la courge d'hiver, une patate sucrée et un riz basmati parfumé avaient été avalés. Je soupais toujours de bonne heure. Dès les seize heures trente, je m'attablais pour prendre part à l'acte de reconnaissance et de plaisir. J'aimais manger dans le silence après avoir invoqué les forces de régénération. Manger, pour moi, était méditation. Avec la conscience de nourrir tous mes corps, je participais ainsi à l'augmentation de mon taux vibratoire. J'étais alors consciente que la nourriture est Dieu. Ainsi, discrètement, avant chaque repas, j'imposais ma main droite par laquelle j'appelais la paix, la santé, etc.

Depuis quelques temps, j'avais commencé mon journal alimentaire. J'y notais mes comportements. Je m'autodisciplinais à manger meilleur: fruits, légumes verts, céréales et légumineuses. Toutefois, mes écarts, ma culpabilité, me ramenaient à ma dimension humaine. Erreurs. Je n'étais pas parfaite. Pourtant, il y avait bien cette quête de

perfection qui m'amenait à lire des ouvrages aux sujets à caractère spirituel. Lire sur le sacré n'était pas lire le sacré. C'était précisément cette recherche offerte au regard qui m'amena à connaître ma guide. À l'époque, elle était belle à voir avec ses propos sur le divin. Je lui trouvais un rayonnement magnétique qui ne pouvait se manifester qu'en attraction mutuelle. Ma guide m'attirait par la beauté de sa parole, sa connaissance. Je cherchais à l'imiter. Comment être aussi belle?

Je cherchais des réponses dans le livre bleu. Le lama écrivain parlait du joyau dans le coeur, le «OM MANI PEDME HUM». Au coeur de ce mantra, la compassion jaillissante éclairait le chemin du disciple. OM MANI PEDME HUM, pour les rages de sucre; OM MANI PEDME HUM, pour le pardon à faire; OM MANI PEDME HUM pour celle qui a peur d'avancer.

J'essayai de rester attentive à ma lecture. Le voisin du dessous écoutait les nouvelles. La télé tapageuse annonçait des drames. Le voisin du dessous avait peur. La radio du voisin du dessous chantait l'amour possessif, l'homme vivait encore seul. Je puisais en ma qualité de tolérance pour ne pas frapper sur le plancher pour l'avertir. Des coups de main pour le voisin du dessous qui fait du bruit. Trop de bruit, et au bout de mon bras la main voulut frapper, s'étendre sur le bois verni et frais du plancher du dessus. L'oreille détournée, le lama était un corps qui avait écrit, une main faisant des signes. Le lama écrivain n'avait rien à redire sur mon attention qui allait au voisin du dessous. Je ne

réussissais pas à lire. J'essayais encore. Ce n'était pas l'échec, l'erreur venait d'en dessous.

Cimon monta l'escalier. Il arriva vite pour s'installer. Il alluma la télé. Monta le son. J'eus envie de vomir, la main droite, poing fermé sur le plancher, faisant des petits bonds. Je souhaitais la patience. Ma tolérance irait-elle jusqu'à faire taire le bruit de ma pensée? Trop de télé. C'en est assez! J'allais lui dire comment il devait se comporter. En faire l'objet d'une critique acide contre l'inconscience médiatique. J'allais lui dire de la fermer.

Décidément, je ne réussissais pas à me faire comprendre. Je le trouvai assis dans le creux du divan, chips, chocolat et saucisson en mains, son souper. Il ne reconnut ni mon ton ni mon air quand je lui dis:

-Pourrais-tu s'il vous plaît baisser le volume de la télé?

Cimon ne dut pas reconnaître mon agressivité car c'est de façon contrôlée que je lui dis ces mots. Ainsi, je contrôlais la situation, rien n'avait dû paraître. Pourtant, une question demeurait à mon esprit: qu'avais-je donc fait de ma colère? J'étais coupable.

Ce soir-là, je dus trouver le contentement de soi dans l'acceptation observatrice de mes comportements. J'avais été témoin de mon ombre. Et les mots sur le miroir étaient là pour me rappeler le but. Le miroir, je le méditerais encore. Le miroir était un regard

d'accueil recherché. Je cherchais à rencontrer et à ne pas perdre. Du moins, je ne voulais pas perdre ma guide. J'acceptais que son image reste en moi pour éviter la mienne. Me voir telle que j'étais. Ma guide était celle qui resplendissante savait se mettre en valeur. Était-ce réellement une confiance en elle ou était-ce plutôt une façon de rehausser son égo pour mieux me dominer. Dans son élégance, je me sentais inférieure. Ma guide était populaire, estimée. Ma guide, je ne voulais pas perdre mon image, mon moi idéal.

Chapitre 6

Les levers matinaux étaient pour moi quelque chose de pénible parce que ma nature est incontestablement lente. J'avais prévu assez de temps pour me recueillir avec mes bols. Le matin était froid et je mis une couverture de laine sur mes épaules pour méditer. Je repris les gestes de mon rituel. Je ressentais une joie d'enfant à découvrir le haïku du matin. Les petits morceaux de papier avaient formé mon deuxième haïku:

Mental mal mené

Nous simplifions l'audace

Au risque certain

Mon mental était un outil de formation pour le changement. Je le menais à coups de mantras. Mon mental était aussi l'ennemi, l'ego et ses pièges. Ma capacité à diriger ma pensée, à maîtriser l'ego, justifiait mon audace quand j'osais agir sous l'intuition. Je savais le risque, quand elle serait possible. L'événement attendu se produirait avec le temps et l'espace. J'obéissais à ma pulsion qui n'était pas destructrice. Répondre à mes désirs, oui, puisqu'ils faisaient aussi du bien.

Cimon dormait toujours. La veille il m'avait fait une invitation à souper au restaurant. J'avais accepté pour le dimanche suivant. J'en profiterais pour lui présenter mon projet de haïkus.

Une chemise blanche dans mon pantalon vert, une ceinture de cuir et un foulard au cou, je me regardai avant de me rendre au travail. Étais-je belle? Pourquoi me comparer? Distincte, différente, unique: j'aimais parfois mon allure. J'avais perdu des kilos et j'en perdrais encore parce que j'avais vu une voyante et qu'elle me l'avait dit.

Le travail que j'effectuais était temporaire. Je le faisais avant de faire ce que j'avais vraiment à faire. Depuis quelques semaines, je travaillais à corriger un roman historique régional dans mon petit bureau de la Société des écrivains. J'avais lu, relu, toujours la même histoire. L'historien n'aimait pas que je corrige son texte, il comptait sur chacun de ses mots pour témoigner de son intégrité. Sa personnalité n'était pas facile à accepter. Vraiment, être vrai peut paraître invraisemblable. Son texte, c'était sérieux! Important. Plus que les autres.

Tisser des liens était pour moi un véritable apprentissage. Je devais corriger mon infatigable besoin de prendre l'autre en charge. Ma lacune. À corriger. Aussi, je savais très bien posséder.

Avais-je confiance en la puissance qui me guidait? Il fallait protéger mes vibrations, revoir certains de mes aspects. Avais-je confiance en ma guidance intérieure? Quand, dans mon parcours j'avais visité des lieux clos, des lieux où l'on vous cloisonne sous l'effet des médicaments, pouvais-je avoir confiance en ma capacité de diriger ma vie? Heureusement, la guide était là à chaque réinsertion. À chaque sortie, une me fallait trouver une façon de vivre le réel pour ce qu'il était. Le réel ce n'était pas ces voix que j'avais entendues. Le réel ce n'était pas la peur. Soit que la peur avait été ressentie, soit que l'imaginaire en était la cause. Quand j'étais dans ces lieux clos, l'imaginaire n'était pas une force créatrice en action mais une succession de pensées désorganisatrices, obsédantes, tenaces, oppressantes. La folie était d'être dans ces lieux où je partageais l'espace avec des fous, des malades, des isolés. Et pour être certaine d'avoir accès à ces lieux on m'avait prescrit une panoplie de petites pilules aux couleurs variées. Ces trucs ont fini par assommer les voix que j'entendais, ils ont fini par me faire dormir, me faire manger et engraisser. Aujourd'hui, je n' imagine plus, j'observe que j' image une réalité.

J'avais observé que le bureau voisin du nôtre était celui des archives régionales. Nous avions une salle commune où nous prenions nos pauses. L'odeur des vieux divans, ainsi que celle des cendriers et des fumeurs faisaient que je vivais un véritable mal être avec ces gens-là, la masse. Des histoires vides, des plaintes, des critiques et des peurs alimentaient leurs propos. J'apprenais à moins juger. Le café filtre était meilleur. Ce qui me manquait le plus était une vue sur l'extérieur, une fenêtre pour aérer ce lieu. Je réussissais toutefois à y prendre mon dîner. Presque toujours la même salade;

quelquefois au thon ou au riz; plus rarement aux betteraves. Toutes, je les accompagnais d'olives noires.

Chapitre 7

C'était lundi, jour où j'allais m'entraîner. Pendant l'heure avant le souper, j'allais habiter mon corps, lui donner toute la place qui lui revient, le faire bouger, l'activer. Jouant sur mon rythme cardiaque, j'aimais m'essouffler, pour en faire un effort d'apaisement, d'équilibre. J'aimais le plaisir du sang, celui que l'on sent circuler, la sensation physique du sang; j'étais un être fait de matière vibrante de vie..

J'aimais la douleur musculaire et son seuil de tolérance. Consciemment, je formais mon caractère à la persévérance. Je n'étais pas rapide, mais tenace. Et je savais qu'au soir venu, avec la rétrospective de la journée, avec la vision sur des faits, les gestes et les pensées jugés froidement sans échappatoire, avec sincérité, je tirerais tout le bien de mes activités. J'aurais le contentement de celle qui fit des efforts en tenant compte de ses limites et de ses capacités. J'aurais parcouru mon kilomètre de plus!

Mes dispositions karmiques faisaient en sorte que j'attirais toujours les occasions pour comprendre, être plus sage. J'étais magnétique. En classant le courrier de la journée, je pris entre mes mains la lettre de mes demandes personnelles. Je la relus à haute voix. J'avais fait des demandes sur les quatre plans: physique, émotionnel, mental et spirituel. Entre autres, j'avais spécifié que je voulais recevoir l'initiation. J'avais spécifié que je voulais en finir avec mes maux. Il fallait agir, donc en soirée je décidai de téléphoner au naturopathe. Je voulais agir sur mes troubles, mes difficultés à être en relation. Je

croyais aux bienfaits de l'alimentation saine. J'étais prête à me vitaminer, j'étais prête à chercher les causes. Je pus rejoindre le naturopathe chez lui. J'avais affaire à quelqu'un de sérieux. Il portait toujours chemise blanche et cravate classique bleue. Il faisait figure d'autorité comme ces psychiatres qui m'avaient envoyée en cellule d'isolement. Pour mieux reprendre contact avec ma réalité intérieure, il fallait m'isoler du contact extérieur. Au début, l'espace avait fait ressentir la panique et le sentiment d'étouffement. Les murs blancs et la jaquette bleu m'avaient fait voir la souffrance, la fuite de celle-ci, ma folie. Cette folie avait exprimée entre les murs des cris intérieurs étouffants et des pleurs de désespoir incontrôlables. Ce n'est que progressivement qu'on m'autorisa l'accès à la grande salle commune où nous les fous, les malades, pouvions partager les repas. Une bouchée à la fois, j'avais réappris à faire confiance à l'absorption de nourriture. Elle n'était pas là pour me détruire, mais pour me donner une énergie pour m'en sortir. Pour construire quoi? Une place, une incarnation acceptée, des liens affectifs. Ainsi, par les conseils du naturopathe, je pouvais espérer vivre une communication avec les autres : «Je mange comme je suis, je suis ce que je mange», c'était sa philosophie, sa croyance.

Cimon voulait me faire connaître à tout prix son nouvel amant. Il en parlait avec beaucoup de détachement. Parbleu! Je crois même qu'il lui était totalement indifférent. Profiteur. Je le mis au courant de la somme qu'il devait payer pour les téléphones du mois passé. Il avait tenté de se distraire: les 1-900 apparaissaient en gros chiffres. Il

devait payer cette facture, les boîtes vocales l'avaient amusé pour un temps. Sous la rubrique HOMME CHERCHE HOMME, il avait trouvé l'occasion de s'imaginer les meilleurs dénouements. Des appels intérieurs.

J'avais terminé ma journée par le feu. J'avais brûlé en holocauste, en reconnaissance, la lettre de mes demandes. J'assistai à cet acte de purification tout en remerciant intérieurement pour les réalisations à venir. Au coeur de cette flamme bleue, ma conviction, ma certitude, ma confiance.

Chapitre 8

Même rituel du matin. Les petits papiers à la main. Le troisième des haïkus me dirigea vers ce qui était à assumer:

Folie du passé

Danger des murs ennuyeux

Extrême limite

Une véritable psychose retrouvée entre les murs de l'asile gouvernemental où la lutte pour le pouvoir se dénoue. Une psychose passée à se prendre pour d'autres, dans un mental rétréci. La lutte, l'effort pour l'équilibre entre ce qui ment, l'illusion, et ce qui se crée, sa propre vérité. Danger, âme au travail.

Je voulais faire ma propre cuisine, sauf que j'étais mêlée dans ma recette. Je ne savais plus quelles proportions prendre. Je téléphonai à ma mère pour lui demander comment il fallait battre les oeufs. Aussi, elle me parla de faire attention, de me méfier. Elle me dit:

- Faut pas tout croire ce qu'il y a dans les livres.

Ma mère avait eu des enfants de mon père. Sans lire. Elle n'a pas su connaître l'homme qui la voyait. Elle n'eut droit qu'à une vision erronée d'elle-même. Sa folie à elle avait été d'être une mère sans jamais avoir été consciemment une femme. Cette femme qu'on sécurise dans un lien, qu'on reconnaît, qu'on écoute et qu'on aime, jamais il en sera question. Ma mère avait marié une tapette.

Aujourd'hui encore, je ferais de la correction, à réviser toujours la même histoire. Je changerais bientôt, peut-être demain, pour une nouvelle écrite à la main. Elle me changerait des leurres et de la médiocrité. En attendant, j'étais satisfaite de manger mes crêpes que j'avais cuisinées moi-même, faites avec leurs deux œufs grâce aux conseils de ma mère.

Chapitre 9

Avant mon retour à l'appartement, j'arrêtai à la boutique d'alimentation naturelle. On y trouvait de tout pour le corps, du livre sur la manière de gérer sa faim et jusqu'aux savons faits d'huiles essentielles, en passant par les petites bananes de culture biologique. On y trouvait de tout pour penser meilleur. Pour être meilleur.

J'avais l'impression de courir beaucoup. Le quotidien. Tensions. Il me semblait faire des pieds et des mains pour obtenir quelque chose. Je faisais sans être: être ici-maintenant. Je faisais pour obtenir quelque chose qui ressemble à l'approbation. Mériter. Après quelques respirations, avant de repartir au volant de ma petite voiture, je pris un engagement avec moi-même: annuler toutes les formes-pensées de critique en moi-même, intérieures comme extérieures.

À moi de faire ma magie, de prendre en charge mes pensées, mes sentiments, mes actions; à moi de me jouer de la culpabilité, du doute ou de toute forme d'égoïsme: me tourner vers l'autre. J'aspirais à la réconciliation avec la vie, dans mon corps et dans l'esprit. J'aspirais à coopérer.

Étais-je prête intérieurement pour l'initiation? Est-ce que je savais? Est-ce que je voulais? Est-ce que j'osais? Est-ce que je me taisais? Savoir, vouloir, oser, se taire.

Je passai la soirée à prendre soin de moi. Auto-massage, auto-enseignement et auto-suggestion: «Je suis un centre de force, de lumière et de conscience.»

Chapitre 10

Connaissant le but de mon existence, je pourrais bientôt recevoir des dons pour servir. Et c'était déjà servir que de se préparer à servir. Mon existence était consacrée, aussi, à l'écriture, puisque je créai le quatrième haïku de mon projet:

De la conscience

Avons besoin, avons dit

oui tendrement

Du travail, de l'effort, pour trouver les causes. Pulsion de recherche, poussée à dire que je consacrais mon existence. À l'Autre.

L'événement de la journée fut de ne pas répondre au téléphone. L'afficheur marqua l'appel interurbain. C'était peut-être elle, ma guide, qui dans une image de la mer avait reconnu mon visage. Comme un flash. Une lumière. Elle était partie, me laissant seule avec ma différence, ma honte. Parce que j'avais vu une voyante et qu'elle m'avait dit. Notre séparation.

Je me préparais pour le détachement, pour la liberté. Je me détachais émotionnellement. Je ne serais plus malheureuse à cause d'elle , je ne la blâmerais pas, je la confierais à l'Esprit pour qu'Il prenne soin d'elle, qu'Il illumine son chemin, qu'Il pourvoie à ses besoins.

L'événement au travail fut ma rencontre avec mon supérieur pour lui remettre ma correction finale du roman historique régional. L'homme aux lunettes teintées, à l'haleine de café, prit mon travail pour le mettre sur le coin droit de son bureau embourbé. Il me parla de sa fille enceinte de son deuxième, son quatrième petit-enfant à lui, et de ses difficultés à le rendre à terme. Il me parla de sa femme enseignante au conservatoire de musique, fatiguée, avec une grippe qui n'en finit pas. Il me parla de son coeur, de ses problèmes et de l'opération qu'il devait subir sous peu. L'homme était gris, il lisait les journaux le matin, il écrivait des poésies funèbres le soir. Il était mon supérieur, j'obéissais, j'allais vers lui, tout en respectant ma propre intégrité, ne faisant aucun compromis sur mon sens des valeurs et de mes idéaux.

Après le travail vint l'entraînement par la nage. Préparation pour mieux vivre le quotidien. L'eau calma, décontracta, fortifia tout mon être: physique, mental et émotionnel. L'eau m'enroba de sa robe transparente, sa robe liquide.

Je disposais d'une demi-heure pour souper, avant de me rendre à mon cours du mercredi soir. Je pris quelque chose de léger: une salade, deux fruits. La petite cantine laissait

peu de choix à moi qui voulait manger vivant. Beaucoup de féculents, de farineux et de produits raffinés, tel le sucre, «alimentaient» les cerveaux des étudiants. La petite cantine étudiante nourrissait les pensées déconcentrées des mangeurs ignorants.

Étais-je une bonne étudiante? Je m'étais inscrite au cours du soir pour soi-disant élargir mes horizons, m'ouvrir à de nouvelles perspectives, devenir universelle. Le cours d'anglais, c'était augmenter mes possibilités de service, c'était communiquer avec un plus grand nombre de gens sur la planète, c'était mieux comprendre le psychisme humain.

Qu'en était-il de mon image de soi? De ma peur de l'échec? De l'autocritique? De ma concentration? Mes aptitudes mentales étaient à retravailler. Respirer. Le souffle étant le lien entre le corps et l'esprit, peut-être arriverais-je à défaire ma tension, à guérir l'émotion. J'étais enthousiasmée, j'avais le feu sacré pour assumer au présent mon devenir. Respirations longues et profondes pour attiser par l'élément air mon feu intérieur. Impossible de respirer hier, impossible de respirer demain.

Le cours d'anglais fut amusant. Le petit groupe d'étudiants timidement faisait du progrès. Nous arrivions à nous poser entre nous les mêmes questions, dans le même ordre.

Chapitre 11

Mon travail à la Société des écrivains n'était pas ma priorité. Je m'entraînais à autre chose. Je voulais autre chose. Insatisfaction. Comme pour débiter la journée sans le sentiment de vide, pour ne pas me retrouver à nourrir mon ennui, je faisais dix minutes d'étirements physiques à tous les matins. Toujours la même tension chronique.

En ce jeudi matin, j'avais fait de ma méditation matinale l'occasion de créer mon cinquième haïku:

Racine sacrée

Belle dans sa robe bleue

L'arbre ressenti

J'imaginai des racines me connectant à la terre, les racines par lesquelles je puisais l'énergie nécessaire de confiance, de force. De par mon centre racine, à la base de ma colonne vertébrale, je visualisai un rouge puissant, constructeur, créatif. Le rouge, ce oui à la vie, monta tout le long de ma colonne pour ainsi vivifier tous mes centres.

Parce qu'il serait rouge, j'irais après le travail acheter le tissu pour confectionner mon sari. L'étoffe drapée me fera ressembler à une de ces femmes de l'Inde. Je porterai cette robe rouge avec humilité et contentement. Nous serons universelles.

C'était jour consacré à la méditation. Au soir, nous nous réunissions pour communiquer chacun à sa source intérieure de sagesse. Unifiant nos voix, dans le temple, le groupe chantait les mantras de différentes traditions: bouddhisme, hindouisme, christianisme, chamanisme, etc. Nous avions fait l'apprentissage de ces chants sacrés sous la direction de l'enseignant que fut le swami, amant de ma guide. Elle avait eu une relation amoureuse avec cet homme pendant presque trois ans. Sans que nous sachions vraiment pourquoi, un jour le swami repartit vivre à Montréal.

En ce jeudi soir, elle n'était pas là pour faire l'animation, puisqu'elle, ma guide, était partie me laissant seule. Une autre animerait à sa place. Une habituée, une privilégiée.

Après cette méditation, mon corps sensible ingurgita avec patience la tisane de feuilles de mouron des oiseaux. L'effet devait se faire sentir en peu de temps. J'espérais une transformation. J'acceptai de me prendre avec patience, douceur, compréhension et sagesse. Mon corps aux tensions reconnues me signalait l'état émotionnel et mental correspondant.

La lecture du lama écrivain ne me disait plus rien. Je tenais à mon désir de changement tout en ayant conscience de la nécessité de la non-résistance, de cette loi naturelle. Je voulais m'abandonner à ma source, lâcher prise sur mon contrôle à devenir meilleure que ce que je suis. Je voulais transmettre, parce que j'avais vu une voyante et qu'elle m'avait dit.

Depuis quelques jours, je mangeais beaucoup de figes turques, des raisins Sultana et des dattes dénoyautées. Goût de sucre, faim de vivre, aspiration à me nourrir d'autres nourritures, j'avais les symptômes d'une zone d'inconfort. J'avais pris pour acquis mes engagements comme on prend pour acquis la couleur bleue. Goût de nouveautés.

Comment changer l'image que l'on s'est créée de soi-même? À partir de l'autre ?

Je n'étais pas sans ressources. Je pressentais la solution. Ma motivation alla jusqu'à me faire consulter une autre fois. Je téléphonai pour prendre rendez-vous. C'était l'heure de la pause, la secrétaire dut me rappeler vingt minutes plus tard. J'allais donc rencontrer de nouveau le psychiatre dans son bureau sans fenêtre.

Chapitre 12

Je m'étais levée avec vingt-cinq minutes de retard. Néanmoins, je pris le temps pour le haïku retardataire:

Symptômes menteurs

Nous démasquons le désir

Deux, dualité

Je préférerais soigner la cause plutôt que les symptômes. Ma retraite exagérée n'était pas sans me rappeler une forme d'apitoiement sur mon esseulement. Solitude où l'on s'entend dire ou écrire des paroles de réconfort, de consolation. Mon désir d'être désirée, de plaire, mon désir mis à jour dans cette solitude. Désir de séduction, de jouir des plaisirs de la vie. Sexualité en vue.

Puisqu'il fallait être deux, ce deux de dualité et non pas de complémentarité, puisque entre l'aspiration de mon âme et le désir, entre mes prières et mes discours sur l'art, entre elle et moi, il y avait des lois immuables, des karmas personnels et des milieux à atteindre par les jeux sur les extrémités.

C'était le lendemain de la méditation, journée pour épurer. La crise d'*écoeurantite* avait commencée avec mon retard sur le quotidien. Le moment présent, je le fuyais comme on fuit le monstre en soi. La bête qui se plaint, la bête qui demande à avoir toujours plus de reconnaissance, de pouvoir, de prestige. Elle se tenait à l'intérieur de moi jusqu'à ce que je décide de ne plus la loger. Elle était venue ce matin pour être bien certaine qu'elle n'avait plus sa place, sa raison d'être. Ce n'est qu'en la chassant avec force que j'ai pu trouver d'autres aptitudes. Je réalisai alors que j'étais dans l'action au moment présent. Être dans l'action, ne pas faire bêtement.

J'accueillis avec plus de légèreté ma difficulté du moment, la routine du quotidien, quand me pesa l'ennui. Après un appel à mon guide intérieur, toujours ce bleu, je fus apaisée. Il était vrai que je souhaitais me tourner vers l'autre. Je téléphonai donc à un couple d'amies pour leur manifester mon désir de les visiter en soirée. Bien sûr, elles acceptèrent, elles étaient disponibles.

Lendemain de méditation, test au quotidien. J'étais prête pour cette soirée. Les filles étaient plus agréables quand elles décrochaient de leur appareil de télévision. Les filles ne buvaient plus, abstinences, depuis leur retour à une vie plus constructive. Elles affichaient leurs croyances en une Toute-Puissance sans laquelle elles ne pouvaient rien: «Seule je ne peux rien, mais Dieu peut tout en moi.»

L'univers était-il bon, juste? À entendre les propos des filles, c'était la faute de la société qui pensait que... Elles avaient apparemment renoncé à la société, rejetant tout d'un seul bloc. Elles mettaient une distance entre elles. Projection de leur propre haine de soi, agressives. Il fallait taire le non-dit, se cacher, acheter la paix, éviter les sources de conflit. Les filles n'aimaient pas leur quotidien, leur propre création, elles préféraient écouter la télé ou leur musique plutôt que d'assumer leur responsabilité. Les filles avaient cessé de fumer.

En ce samedi matin, c'était le goût de la relâche. Assumer mon autonomie et cesser de vouloir être quelqu'un d'autre pour être aimée. Comment peut-on être soi-même sans en vivre de malaise? Je savais que c'était le dernier. J'accomplissais, je terminais quelque chose: le haïku final.

Exilés nos dûs

Nous donnons la parole

Attitudes nues

Je devais venir d'ailleurs pour payer mes dettes karmiques. Je n'avais besoin de rien ni de personne, rien que l'amour, aucun désir, aucun besoin. L'on me donnait la parole, comme un fruit mûr consacré, une parole inter-dite. J'avais l'humilité nécessaire pour dire oui, l'attitude nouvelle de celle qui a connu l'orgueil. Attitudes nues, j'expérimentais

des enseignements spirituels; des choix à faire, des choses à ne pas dire; une volonté, osant taire ce qu'il fallait savoir.

Chapitre 13

Le dimanche, nous avions prévu de nous rencontrer à six heures au restaurant libanais. Cimon avait quelque chose à me proposer. Allait-il venir avec son nouvel amant? J'y avais pensé.

J'avais en main mes haïkus de la semaine. Sept haïkus pour les sept couleurs de l'arc-en-ciel, les sept notes de musique et les sept rayons cosmiques. Je passerais au jugement comme devant les sept trônes. Il était sept heures et Cimon n'était toujours pas à son rendez-vous. Quel affront! Quel culot! Quelle merde! Je mangeai seule.

Dès mon retour à mon appartement, je comptai toutes les fois où Cimon m'avait mise dans cet état. Que me fallait-il faire pour rester dans les limites du respect? Respect de Cimon et surtout respect de moi-même: «Ma liberté finit là où celle de l'autre commence. Les paroles de la guide me revinrent.

Les comportements de Cimon étaient inacceptables. Je n'étais pas une enfant d'école. Le pouvoir que je lui donnais, sa supériorité, n'en valait pas la peine. Je ne perdrais aucune valeur à prendre des distances avec l'irrespectueux colocataire.

Ce dimanche-là il avait choisi , m'oubliant du même coup, de boire, de fumer, de baiser. Son amant professeur était un grand siphonneur, argumentateur. Il connaissait la faiblesse de celui qui désirait être beau, être désiré. Cimon, saoul, rentra aux petites heures. Ce n'est qu'en fin de soirée du lendemain que nous pûmes nous parler.

Il argumenta en me disant que j'avais des responsabilités, que je n'avais pas le droit d'abandonner le monde. Sans doute se trouvait-il bien ainsi sur mes épaules. Il pouvait toujours m'accuser d'avoir un pouvoir sur lui, d'être responsable de ses choix.

Il argumenta sur le fait qu'il pouvait s'en aller vivre ailleurs. Je sautai sur l'occasion pour l'inviter à le faire. Je trouvais ainsi la solution à cette relation négative. Parce que j'avais vu une voyante et qu'elle m'avait dit. Je faisais de la place pour quelqu'une d'autre.

Cimon aurait voulu que je lui remette une médaille pour récompenser sa capacité de coucher avec beaucoup de monde. Il aurait voulu que je le félicite de toujours avoir des partenaires jaloux. Cette jalousie qui, à ses yeux, lui confère une valeur, qui témoigne de son importance.

Peut-être cherchera-t-il à se venger? Jouant l'indifférent ou l'intimidateur. Ma décision était ferme. Cimon avait deux semaines pour trouver un autre endroit où loger. D'ici là, je poursuivrais mon entraînement intérieur à la patience, la tolérance. Je pratiquerais les

mouvements de maîtrise des émotions. À grandes inspirations et expirations, je dénouerais mes tensions au fur et à mesure de leur prise de conscience. Je ferais des arrêts sur mes états intérieurs, scrutant mes pensées, mes émotions et ma respiration et je consulterais mon psychiatre.

Je comprenais que ce que je voyais de beau en Cimon était à l'intérieur de moi. Je projetais sur lui une pureté qu'il n'avait manifestement pas. Je le croyais sincère. Désillusion. Il était vaniteux, centré et apitoyé sur lui-même.

Je le soupçonnais de délire, de fuite du réel, d'idéalisme rêveur, de fantaisie maladive. Ses asservissements me donnaient mal au coeur. Sa peau, ses os, son odeur d'angoisse étaient mal affermis. Il portait des visages en lui aux formes ondulantes, des visages grossis.

Cimon ne devait plus se trouver dans mon intimité. Je ne pouvais plus me le permettre. Pour ne plus me sentir seule, j'avais inventé un lien. Détachement.

Chapitre 14

Dans l'absence de Cimon, je consultai le psychiatre. Ce psychiatre était tout ouïe. Je lui parlai de mes distances, mes dernières séparations. Il y eut en première partie mon renoncement à revoir l'Anglophone. L'Anglophone était une femme qui aux yeux de ma guide m'éloignait de ma consécration, de mon don de soi, de mon aide à l'humanité. Aux yeux de ma guide, nos rapports sexuels m'éloignaient d'une pensée élevée. J'avais eu beaucoup de difficultés à concilier croyances de ma guide et sexualité. Pour ne pas souffrir des émotions désagréables j'avais préféré mettre un terme à nos échanges lesbiens.

En seconde partie de cette rencontre avec le psychiatre, je parlai de ma récente séparation d'avec Cimon. Aux yeux de ma guide, Cimon avait les énergies d'un dépravé. Ses comportements sexuels n'étaient pas conciliables avec le disciple que j'étais. La voie initiatique m'enseignait l'état de pureté. Mais qu'était-ce donc qu'une vie pure pour moi? Encore une fois j'avais des difficultés à concilier vie sexuelle et vie spirituelle. Des croyances.

Le psychiatre était tout ouïe. Je m'entendais me dire, je m'écoutais dans la réceptivité de cet homme assis face à moi.

Le départ de Cimon coïncida avec son retour à elle. Elle m'avait invitée à passer la fin de semaine avec elle. Nous étions vendredi, je préparai des vêtements, mes vitamines et le reste puisque je passerais la nuit chez elle.

Elle voulait me préparer.

L'amour, parfois il m'arrivait de le chercher vers l'extérieur, à l'intérieur de l'autre. Il m'arrivait de vouloir autre chose. Impression de vide quand je n'étais pas reliée à ma source. Que valais-je à mes yeux? J'avais compris que la meilleure façon de vaincre mon obstacle premier, la peur du rejet, était de m'aider de cette force insoupçonnée qu'est l'estime de soi. Le sentiment de ma valeur personnelle, je commençais à en parler.

Elle m'écouta.

Je voulus la remercier. Je voulus lui dire combien cher elle valait pour moi, que je l'aimais. Je comprenais que je valais l'amour que je me portais. Je lui dis qu'elle était belle. Que son incontestable générosité faisait de moi un être meilleur. Je lui dis que j'aimais la voir à l'oeuvre dans son pouvoir d'aimer. J'aimais son ton ferme, son autorité. J'aimais sa force de caractère. J'aimais son contact, sa présence joyeuse, son rire et ses vêtements.

Elle resta debout face à la porte vitrée.

L'envie de la voir fut plus grande que l'envie de lui fermer la porte au visage. Nous étions vendredi soir, je pus préparer mon lit dans la chambre du milieu.

Chapitre 15

Je sortis de cette fin de semaine avec plus de clarté. Je ciblais de mieux en mieux mes objectifs. J'avais choisi d'aller acheter de l'huile de lin, peut-être aussi du charbon. Je voulais rééduquer mon système trop habitué à retenir ses toxines en lui-même, lâcher prise sur mes vieilles idées retenues.

J'eus l'occasion de me sentir efficace. Je passai beaucoup de temps à écouter. Elle avait fait bon voyage. Prête à reprendre l'enseignement, elle me confia son désir de servir à une plus grande échelle; voyager à travers la province.

Je l'écoutai me faire des remerciements, je fus soulagée. Elle m'invitait à poursuivre mon cheminement, à m'ouvrir à l'autre, à entrevoir des actions possibles. J'allais m'aimer pour guérir, j'allais oser réussir. Je m'autorisai à atteindre l'état d'amour. Je m'estimais enfin suffisamment pour désirer avec confiance, acceptant de recevoir le pardon inconditionnel. Je laissais aller le passé, je laissais venir Dieu.

L'énergie bleue de la miséricorde dans le visage de la Mère, aux yeux sans peur et sans reproche, purifiait la culpabilité et ses jugements, la condamnation. Illusoire séparativité, j'apprivoisais mon ombre. L'ego tombait de haut!

Oui, je l'avais appelée dans ma vie et elle était venue. Depuis, les changements d'attitudes avaient offert des opportunités d'être contente de soi.

Parce que j'avais vu une voyante et qu'elle m'avait dit, je savais que nous serions bientôt éloignées. Elle irait rejoindre son amoureux complémentaire. Je ne pouvais que lui souhaiter paix, harmonie et bonheur.

Comme convenu elle m'avait confié son document D'entrée de jeu. Je m'étais engagée à le corriger. J'allais lire les écrits de cette femme guide. Elle donnait une place aux mots. En unissant son intellect et son cœur, elle écrivait des formes, un contenu de ses ressentis. Pourquoi cette disposition à écrire? Elle voulait exister, être certaine de la direction des événements. Elle voulait posséder l'histoire de son égo. Écrire, et me le donner à lire, c'était faire transparaître une relation entre nous. Suffisait-il d'écrire? J'allais bientôt la rencontrer dans son écriture créatrice de liens.

En soirée, à mon retour à l'appartement, j'eus l'occasion de prendre conscience que je disposais maintenant d'une grande pièce vide, celle que Cimon avait occupée. Je m'y installai au centre avec mes haïkus. Je pris soin d'abord d'ouvrir la fenêtre avant de mettre le feu. Dans un acte de purification, de guérison du passé, je brûlai les haïkus avec une joie réelle. Ainsi, je me libérai des chaînes des passions et des possessions. Par le feu, pour nous, moi, Marguerite, je rendais grâce à l'Esprit.

J'eus l'image des murs de cette chambre repeinte. Allais-je aller vers le bleu ou me laisser tenter par le vert? De toute évidence, quelque chose avait bougé en moi. J'aspirais à consacrer cette pièce nouvelle, pour en faire un lieu sacré, un sanctuaire de ressourcement, un temple. Bientôt, j'entrerais en fonction.

Mais avant cette initiation, une mise en ordre. Celle de faire la lecture de son regard à elle sur les événements, les relations dans l'environnement qui tantôt nous rassemblent tantôt nous opposent.

J'allais faire la lecture de son manuscrit pour y lire un sentiment que je voulais réciproque. AMOUR PARTAGÉ. J'allais corriger son manuscrit, *D'entrée de jeu*, écrit en partie là-bas en Floride sous le soleil , au bord de l'océan.

Deuxième partie

D'entrée de jeu

1

La visite

Nous fréquentions la même voyante. Je lui rendais visite pour mieux la préparer. Il y avait des étapes nécessaires avant qu'elle ne soit prête à se tenir debout face à la porte bleue. Mon rôle était de lui fournir une meilleure clarté.

C'était la deuxième fois en huit ans que je me rendais chez elle. L'escalier qui menait à son appartement du deuxième comptait douze marches. Je m'étais arrêtée à ce nombre symbolique dans l'élévation de la conscience. Bientôt, les douze signes zodiacaux prendraient plus d'importance, plus de sens dans sa démarche.

Avant que la main portant le dorje ouvre une porte, je tenais à ce qu'elle manifeste audace et autonomie. Marguerite portait en ses vibrations des éléments à purifier. Moi-même avec les années j'avais renoncé à beaucoup de situations, à beaucoup de relations. Il y avait eu entre autres mon renoncement à mon jeune amant skieur, fiancé à une secrétaire médicale. Ensuite, le naturopathe, marié, père de deux enfants. Et bien sûr, le swami.

Je savais qu'elle faisait un travail préparatoire où elle avait choisi d'étudier la vibration primordiale OM. Je fis précéder ma visite d'une série de OM, sur un rythme rapide de huit, pour me mettre dans une meilleure disposition d'esprit. J'étais ouverte car je savais que seule ma pensée avait le pouvoir de me blesser.

Je la visitais parce qu'il était nécessaire d'agir sur l'humanité, parce que l'intuition l'avait dit; une visite pour donner le choix, pour un peu alimenter comme une mère.

Dans mon coeur et dans mon esprit, je souhaitais la voir se libérer de toute blessure personnelle. Je connaissais le pardon qui est la loi spirituelle permettant de faire de réels progrès. C'est par cette loi que l'on ouvre la voie au positif, que l'on peut accéder à son bien suprême.

Guérir le passé, lâcher prise. N'ayant pas d'attentes, je ne pouvais être déçue. Je percevais ses capacités, ses buts, tout en la laissant choisir. Allait-elle renoncer aux pensées négatives qui la retenaient? Je posais l'acte de lui rendre visite avec espérance. J'avais confiance en sa capacité de comprendre, d'agir, de changer.

Je montai donc ces marches en ayant à coeur sa guérison. Je demandai l'aide des anges et archanges de guérison pour m'accompagner. Les archanges Gabriel et Raphaël étaient ses préférés. C'est moi qui lui avais enseigné à travailler avec leur collaboration. Le monde

invisible lui permettait de s'élever en pensée pour dépasser les luttes de pouvoir, le besoin de dominer. Par contre, le monde de la matière était souvent source illusoire de désir. Ses asservissements en étaient des conséquences, des inconsciences. Ignorance.

Marguerite était douce, Marguerite était belle. Elle savait reconnaître son essence quand elle s'exprimait. Par son regard bleuté quand ses yeux vous fixent entre les deux sourcils, regard d'amour, de respect, par ce regard, j'ai su qu'elle pourrait bientôt franchir le seuil de cette porte du coeur. Marguerite serait bientôt prête.

Oui, j'allais la mettre face à son choix. J'allais l'informer de sa véritable responsabilité et lui permettre d'être en contact avec son engagement. Oui, sa relation avec son colocataire reviendrait sur le sujet. Mon rôle n'était certes pas d'assister en simple spectatrice au sabotage de son travail intérieur. J'avais choisi d'intervenir.

Ses pensées obscures de doute, elle les avait travaillées après en avoir pris conscience. Elle persévérait, patiemment, dans la poursuite de son but. L'obstacle, sa relation, serait l'occasion de se respecter suffisamment pour attirer à elle ce qui lui convenait réellement.

Son bien suprême, elle s'y acheminait tout en ayant à l'esprit de manifester la joie dans la quête. L'atteinte de ses objectifs était moins importante que l'être qu'elle devenait. Pour être en harmonie avec son être, elle apprenait le discernement et la confiance en ses choix. Choisir la joie. Changer. Chercher à atteindre. Atteindre.

Son véritable changement ne pouvait venir qu'avec l'amour, son pouvoir guérisseur de réconciliation, de pardon, de régénération. Oui à l'acceptation. Oui au respect. Elle aimait affirmer: "Je suis en harmonie avec mon corps".

Pendant une longue période, elle avait modifié ses comportements face à la nourriture. Son habitude de manger rapidement était encore à transformer. Je l'avais beaucoup aidée à améliorer son régime alimentaire. À chaque lundi, elle venait souper chez moi. J'avais mis beaucoup d'énergie à la rééduquer. Je lui avais enseigné le bonheur du végétarisme.

Et puis, je la savais porteuse de honte. Pudeur. Elle admettait aisément que son corps, son sexe, était inférieur. La honte de n'être pas un garçon, la honte d'être dans un corps de femme. Longtemps, elle avait cherché à prouver à la face du monde qu'elle pouvait être acceptée inconditionnellement. Elle avait obtenu des diplômes pour être sûre de valoir quelque chose.

Un jour, pour se faire aimer, elle était entrée dans une secte sans le savoir. Celle du clan, de la famille. Son universalité en fut proscrite. Exclue. Pas question de penser par soi-même. Surtout, oublier que les autres existent réellement.

Pourtant, elle connaissait l'illusion première. La séparation. Elle voulait vaincre ce sentiment individualiste, ce sentiment d'être distincte, à part, séparée. Elle m'en avait parlé. L'union de la tête au coeur, l'union de la vision claire à l'harmonie en soi.

Ma visite allait être brève. Je prenais le risque de ne pas être appréciée. C'était mon rôle de lui dire. J'avais des responsabilités que d'autres n'ont manifestement pas.

Elle portait aussi son ombre. Sa part de peur. Sa part de culpabilité. Elle prenait garde. Vigilance. Elle lisait des livres mais pas n'importe lesquels. Elle n'était pas une poubelle. Elle choisissait sa nourriture psychique. Elle avait renoncé à la radio, à la télé, aux journaux, à plusieurs livres et à plusieurs films. Non-violence. Dans son esprit, elle alimentait des pensées d'amour, de paix et d'harmonie. Mais pourquoi ce colocataire? J'en gardais des impressions, des sensations, douteuses. Son énergie était perverse; ses pensées sombres; ses émotions, difficiles. Elle pouvait sortir de cette relation.

Je lui avais enseigné à invoquer les qualités de l'âme. L'amour inconditionnel de son Grand Soi lui permettrait le meilleur, prête à recevoir. Le chemin de son éveil spirituel lui apportait l'abondance nécessaire pour qu'elle puisse être une source d'inspirantes intentions. L'univers était parfait. Chaque situation était une occasion d'évoluer; tout ce qui arrivait lui donnait l'occasion de devenir plus forte, plus sage et pleine de douceur.

Cimon, son coloc, n'était là que pour lui faire prendre conscience du vide. Cet état de transition et de changement, elle se devait de l'assumer, d'y participer pour créer de nouvelles possibilités, des triomphes.

Pourquoi avait-elle consenti à ce qu'il vienne s'installer? Parce qu'elle voulait vivre, disait-elle, être elle-même, se réapproprier son pouvoir, son droit d'être, elle aussi, homosexuelle.

En effet, je n'approuvais pas ce "comportement", cette façon d'être. Cela était en désaccord avec mes valeurs, ma vérité intérieure. Marguerite le savait puisque je le lui avais dit. Elle aurait souhaité mon approbation. Hélas, je n'approuvais pas cette déviation. Tous les Maîtres en font autant. C'est une déviation de la personnalité, un état à dépasser, à rétablir, à guérir.

Je l'avais encouragée au cours des dernières années à aller vers des garçons. Elle en avait fait l'expérience. Marguerite n'avait pas aimé. Elle m'en tenait encore responsable. Comme si j'avais eu une influence, un pouvoir sur sa propre ambivalence; son propre doute, sa propre condamnation.

Je venais la visiter pour lui faire penser que je n'étais pas un gourou. J'étais moi aussi un être en évolution. Il était important qu'elle se réapproprie son propre pouvoir de choisir, de discerner. Ma vérité me portait à vouloir aider Marguerite.

2

Le don

Voilà maintenant quelques années que je me préparais à vivre une relation amoureuse réussie. Vouloir rendre l'autre heureux, partager des affinités, avoir un but commun. Trois points sur lesquels j'insistais dans mes cours. Je savais que la personne idéale devait se présenter sous peu. Serais-je enfin prête à recevoir ce don? Moi qui avais renoncé douloureusement à une relation amoureuse avec le swami.

Ma générosité était déséquilibrée. Comment savoir à qui, et comment cesser de donner le meilleur de moi-même? Comment savoir que les perles sont données aux pourceaux? Je donnais de façon désordonnée. Marguerite aimait recevoir de mes mains, de ma parole. Elle aimait sentir qu'elle m'aimait, qu'elle avait bien cette capacité d'aimer, que sa névrose, le doute, se résorbait. Elle s'était laissée emplir de l'intérieur. Sensibilité. Cet éveil du coeur s'était fait progressivement, avec patience et abandon. Elle avait fait taire les voix du défaitisme, les voix des mondes invisibles, les voix intériorisées de l'autorité abusive. Dans le silence des pensées, elle avait vu s'épanouir le lotus bleu au centre de son coeur, ce joyau royal, le OM MANI PEDME HUM.

L'idée de lui offrir ce livre d'un lama était venue intuitivement pendant une marche à pas rapides. J'avais reçu l'image du livre, le désir de lui offrir la connaissance du mantra de la compassion associée à celle du Bouddha bleu de la médecine.

«Om mani pedme hum»

Intérieurement, j'émettais, je rayonnais la lumière. Du point d'amour dans le coeur de Dieu, j'invoquais cette puissance d'acceptation inconditionnelle. Acceptation et prise en charge de soi-même étaient transmissibles. Pour Marguerite, je souhaitais une sécurité intérieure enracinée à ce point pour qu'elle puisse enfin faire de l'univers une Volonté juste et bonne; ne plus résister, désobéir, ne plus faire de cet univers une force opposée. Il lui était permis de croire en la bienveillance d'une Hiérarchie qui s'activait à l'aider dans sa réalisation. De plus en plus, elle savait faire confiance et interpréter les événements. Ce n'était pas sous le poids d'un fardeau trop lourd qu'elle pouvait sombrer, mais bien dans la façon de le porter. Je lui enseignais, lui donnais l'aide, le soutien, dont elle croyait ne plus pouvoir se passer.

Je n'étais là que de passage dans sa vie depuis huit ans. Tant d'années à travailler à permettre le meilleur. Savoir donner et recevoir en équilibre était tout un art pour nous deux. L'apprentissage des liens, des détachements et du renouveau stimulait nos conversations. Souvent, il lui fallait lâcher prise, c'est-à-dire qu'elle devait mourir à ses zones inférieures, sa partie d'ombre. J'avais remarqué que ses désirs de personnalité, ses failles, avaient le don de la mettre dans des situations embarrassantes. N'avait-elle pas encore dernièrement consenti à l'aventure? Expériences sexuelles bien sûr avec une

Anglophone venue de l'ouest du pays. Quant à ses désirs véritables, ceux de son âme, ils cherchaient à être reconnus sous des visages de magiciennes ou de guerrières pacifiques.

Mana, le divin féminin, Mana l'illusoire réalité, matrice métaphysique d'où provient le monde, Mana, l'apparence, avait fait naître Marguerite , elle ne pouvait y échapper. Karma. Pourtant la vie ne se contentait pas d'être une pénible épreuve par laquelle elle devait passer. Elle vivait la joie d'accorder à cette vie valeur et importance. La vie était belle, trop belle pour la vivre mélancoliquement. Cimon et ses pièges, Cimon ou la volonté agressive de celui qui veut tout changer, sauf lui-même. Cimon la colère. Je le savais manipulateur, prêt à défier les morts pour obtenir une énergie de vie. Cimon le défaitiste. Qui traîne dans votre vie pour freiner votre enthousiasme , votre foi en la vie, pour vous rappeler votre ancienne façon d'être. Cimon l'exclu qui n'a pas su voir dans son exclusion un don à vivre, une façon différente d'être, un chemin choisi. Cimon le rejeté, l'homme qui veut recevoir l'amour comme une femme délaissée.

Marguerite, ma belle, trouveras-tu la force d'accepter cette période de volonté sage. Celle qui questionne pour traverser le vide, cet état de conscience dans lequel tu peux seulement aller pour ouvrir au-delà de tes limites habituelles, pour te débarrasser de tes schémas anciens et pour accéder à un nouveau niveau d'évolution. C'était mon souhait.

J'avais planifier ce voyage en Floride dans le but de préparer un atelier sur la guérison. L'amorcer.

«Om mani pedme hum»

Je chantais la joie de comprendre les peines des autres. Aussi, j'en subissais les grands courants contraires. Mais ma récompense quelquefois pressentie dans les yeux de Marguerite, dans le contact avec l'âme, viendrait avec mon bouclier d'amour.

La capacité de faire taire la peur était à l'intérieur d'elle. Marguerite avait bien de ces limites qui la mettaient en colère. Le reproche. Marguerite qui n'acceptait pas de fonctionner avec des imperfections et qui en rendait responsables ses éducateurs. Sa mère inacceptable n'avait jamais su être en sécurité. Peur de perdre. Marguerite ne possédait pas par peur de perdre. Le déni de sa situation lui faisait consommer à crédit les «cadeaux» qu'elle croyait s'offrir par amour d'elle-même. Marguerite accusait encore sa mère d'être limitée dans un système désuet apparenté à celui des années 1930. Pas d'action, pas de changement, avait-elle évolué?

Marguerite s'offrait à la vie dans des prières de soumission. Elle faisait don de ses lacunes et de ses capacités. Se soumettre à l'inévitable prise en charge de son devenir. Voilà, elle accepterait de reconnaître son impuissance, s'aliénant à vouloir toujours par les mêmes efforts, elle prendrait conscience de l'erreur.

Marguerite lisait des livres. Elle aimait se connaître, pensait-elle. Pour que puisse se produire cette transformation, le moment à passer de l'intellect à l'intuition, elle lisait chaque livre dans le silence, dans la prière; dans l'immobilité de l'action lui donnant l'ampleur de l'activité dans l'immobilité. Prier, méditer, étaient dans le travail d'une vie réussie.

Nul besoin d'obtenir de moi l'approbation. Marguerite apprenait le jeu de la vie, des choix et de leurs conséquences. Nul besoin que j'affirme qu'elle soit estimable, digne, rayonnante. Elle savait comment voir avec l'imagination, support de son devenir.

Pour parler moins lourd, je lui avais enseigné à être simple. Sans artifices, naturelle, spontanée. Néanmoins, quelquefois certains regards la gênaient, faisant émerger la honte. Que pensait-elle alors être? Moindre. Sous-évaluation. Vanité.

Elle connaissait sa douleur, lui parlait souvent, lui demandant quel était son message derrière cette sonnette d'alarme. Comment rétablir l'harmonie? Elle consultait depuis peu un homme habile à dénouer les tensions dans le corps, les conflits, la dysharmonie. Elle s'offrait ce cadeau une fois par mois. Les mains pileuses de l'homme touchaient aux blessures, dégageant la douleur cristallisée. À chaque inspiration, elle recevait l'énergie curative nécessaire, à chaque expiration elle relâchait l'odeur désagréable qui lui collait sur le bas du dos.

Marguerite, pour mieux vivre la vie, me demandait souvent son futur. Elle connaissait les événements, les prédispositions de l'esprit. Elle s'animait à créer des plans d'action en souhaitant voir réalisés les désirs de chacun. Marguerite la correctrice, révisait des créations, des visions de l'imaginaire. Elle aimait les couleurs, les images et les sons. Pour elle, faire vibrer correspondait à visualiser.

Elle avait vu dans notre relation des réalisations d'une incarnation à l'autre. Chaque fois, nous nous retrouvions pour le bien commun dans cette vie. Nous fréquentions la même voyante.

3

L'appel

Peut-être n'avait-elle pas voulu répondre? Je lui avais téléphoné pour lui faire une demande. Un appel à l'aide dans la réalisation de ce cours que je préparais. Je voulais connaître sa perception sur ma plus grande qualité et sur mon plus grand défaut. Puisqu'elle me connaissait bien, que je lui confiais mes choses. Marguerite était celle qui souvent m'écoutait, exprimant mes incompréhensions et mes prises de conscience.

Forte et résolue, j'acceptai de m'en remettre à ma voix intérieure pour agir avec le discernement nécessaire. J'étais entrée sur le Sentier parce que j'avais appris que là seulement peuvent être trouvées les choses qui sont dignes d'être acquises. J'étais entrée pour réaliser un processus conscient d'éveil, la guérison. Avec une pensée dirigée, j'avais l'élan vers le futur. Cet appel à concrétiser mes demandes, à manifester mes désirs venait pour guérir de la pauvreté.

Pour augmenter mon magnétisme, je devenais plus consciente de ma propre énergie. Je développais de plus en plus une forte connexion interne avec mon Moi supérieur. Je prenais les meilleures décisions quand j'étais connectée à ma sagesse intérieure. Une fois la décision prise, je menais ce choix jusqu'au bout en agissant de façon appropriée. Je prenais le temps de réfléchir aux décisions importantes. J'étais convaincue que ma

démarche allait m'amener à une façon de vivre plus enrichissante. J'observais chaque progrès que je faisais. Mon niveau d'énergie attirait davantage de coïncidences.

Ce que je percevais être l'obstacle entre Marguerite et moi était que je ne voulais aucunement être associée à son identité d'homosexuelle. Je lui enseignais le renoncement à la sexualité au profit d'une expression plus élevée. J'avais la certitude intérieure qu'elle devait s'affranchir de ce monde dévié. Histoire de karma passé, je sentais qu'il lui fallait mourir à ses fantasmes. Son histoire de sexe et de jeux affectifs ne laissait guère la possibilité à l'amour véritable; impossible puisque pas de cette complémentarité naturelle qui existe entre l'homme et la femme. Marguerite s'opposait toujours à cela en disant que cette complémentarité devait d'abord se faire en elle-même, entre sa partie féminine et sa partie masculine. Tout ce chemin à faire, cet équilibre à retrouver, cet état de fusion; tous, hommes et femmes, avaient à dépasser le plan sexuel animal. Ma disciple ne pouvait être homosexuelle.

Quelque chose à l'intérieur de Marguerite n'était pas en accord. Forte et résolue en ses choix, elle chercherait à entrer en contact avec l'autre, son amante. Pourtant, cela devait se faire après l'initiation. Elle freinait ce désir pour se tenir face à la porte bleue, l'esprit en paix. Fallait-il au nom de la pureté s'abstenir autant de sexualité?

Sentiment d'exclusion, sa propre exclusion. Marguerite avait choisi d'accueillir sa situation comme un don divin. Elle cherchait à se réjouir, à célébrer la vie dans son

corps. Elle le recherchait mais pas à n'importe quel prix. Alcooliques et droguées s'abstenir.

Je suggérais une nouvelle attitude pour ne plus manger compulsivement, ses graines et son tofu, dans un déni intelligemment protégé. C'était l'année charnière où elle se préparait en renonçant à ses désirs personnels. Le service.

Marguerite assistait toujours à mes sessions d'enseignement. Avec les années, notre relation qui se voulait profonde et réussie entraîna à l'occasion certains heurts, même s'ils se produisaient dans le respect réciproque. Sans quoi, la relation serait demeurée superficielle et peu satisfaisante. Enseignante, j'étais en position de pouvoir. Il me fallait aussi savoir que de donner sa confiance n'était pas donner son pouvoir.

La voyante l'a dit, bientôt, je partirais. Marguerite le savait, je le lui avais dit. Notre intimité était une arme à deux tranchants: de l'attachement et du détachement. Il fallait encore apprendre, délier.

Chaque fois que je l'appelle par son nom, j'assume la beauté de cette Marguerite. Elle est une fleur qui s'épanouit par des attentions douces. J'admire ses capacités d'ouverture et de confiance. Elle sait éveiller le regard par sa beauté psychique. Marguerite porte des chemises colorées, unies ou à motifs. Elle sait se faire regarder. Je lui ai même donné de mes vêtements de coton.

Certes, j'avais dû par des vies passées être initiée Boddhissattva. Il m'arrivait de l'appeler et de la ressentir, sa douleur. C'est que je prenais les malaises des gens pour pouvoir les purifier. Mortification. Ma vie de sainte Thérèse était terminée mais j'en avais gardé des imprégnations. Je souffrais la douleur de l'autre, de Marguerite. Elle avec ses blessures. Maux de coeur. Tensions. Bio-mécanique du corps disfonctionnelle.

Encore des histoires de trop-plein. Il fallait encore perdre du poids. Pour la santé. Pour dégager le surplus de graisse qui faisait penser à Marguerite son refus d'être une femme. Se taire. Ne pas dire la colère à se faire dire ces choses. Se protéger de la vérité. Encore une histoire entre elle et moi.

Nous tenir droite, le poids proportionné de chaque côté du corps. La droite dominante forçait la gauche à rester dans sa peur. Nous avions la même lacune.

Je reconnaissais son aide. Je souhaitais la remercier. Pourquoi ne répondait-elle pas à mon appel téléphonique? J'aurais pu laisser le message suivant:

«C'est moi, je t'appelais pour que tu me dises quelque chose. J'aimerais savoir si ce sont tes douleurs que je ressens dans mon corps. Veux-tu, s'il te plaît, prier pour moi, voir la Perfection dans mon corps, laisser agir à travers toi, pour que je guérisses mes blessures de relation, ma façon de me nuire. Je reviens bientôt.»

Sans dire un mot, j'avais raccroché l'appareil. J'avais eu peur.

Plutôt, je m'armai du bouclier du travail. J'écrivais bien un atelier sur la guérison. Sachant que la prière doit être dite pour la transformation, je l'enseignais, comme remède à l'égoïsme. Marguerite buvait trop de café, avait les cheveux trop courts et avait les intestins paresseux. Son petit monde allait donc de la cuisine au miroir de la chambre en passant par les toilettes. Pas tous les jours. C'était son petit monde à elle, juste à elle, pas question de changer les plans. Contrôle.

Mon appel était doux, sans rancune, sans colère, sans agressivité. Peut-être était-elle dans son bain quand le téléphone a sonné? Je l'imagine avec son gant de crin, son savon au lait de chèvre, sa mousse à senteur de fleurs, sa bougie et son encens. Elle faisait son rituel corporel. Toucher son corps était l'aimer, l'adoucir; le parfumer était le purifier. Une magie cérémonielle s'opérait entre sa peau et l'eau chaude du vieux bain sur pattes. Dans l'action de prendre soin de soi, de sa peau de fille; de son vêtement vivant, elle acceptait la vie. S'en remplir et s'en vider. À chaque expiration, elle faisait le vide, de la place pour le plein. Pleine de vie, de cette sensation à l'intérieur, Marguerite respirait peut-être dans l'eau du bain.

Je buvais moitié jus de fruit, moitié eau minérale. Mon atelier était presque prêt. Guérir était ma priorité. Peu de gens pouvaient m'appuyer. J'étais celle qui appuyait. Marguerite ne manquerait de ma présence, je me l'étais promis.

J'avais acheté deux chemises jaunes, je rayonnais la joie, la vie. J'étais magnétique, j'attirais à moi les circonstances et les personnes idéales. Marguerite en faisait-elle partie? Pas de réponse.

4

Une invitation

Je rêvais d'écrire un manuel de prospérité. Je savais qu'il n'était pas possible de transmettre ce que l'on ne possède pas. Ainsi, je travaillais à guérir.

Un accident de vie antérieure m'avait arraché le bras droit. Depuis longtemps, j'avais de la difficulté avec ce dernier au point où il m'arrivait de pouvoir à peine écrire. Je faisais appel alors à Marguerite. Je lui transmettais les données qu'elle écrivait sur du papier ligné. Marguerite aimait ce geste d'écriture bio-électromagnétique, quand les informations passaient par sa main, son bras droit.

Dès mon retour de la Floride, j'invitai Marguerite à venir m'aider chez moi. La préparation de mon atelier de guérison faisait surgir de vieilles blessures inscrites dans ma mémoire cellulaire. Bien que j'affirme mentalement avoir deux bras, je n'étais pas en mesure de poursuivre l'écriture.

J'avais apporté dans mes bagages un cadeau pour Marguerite. Un encensoir. Elle fut heureuse de cet objet béni et consacré.

Notre samedi fut passé en conversation. À l'écoute. J'avais eu plusieurs expansions de conscience dans mon voyage, je souhaitais les partager avec Marguerite. J'aimais à un

autre niveau. Quelque chose s'était dégagé, libéré. J'étais en expansion de conscience. Marguerite le sentait, elle mit quelques heures à s'ajuster à ma nouvelle énergie. Elle eut même envie de pleurer.

J'avais aussi ramené de mon voyage une nouvelle cassette de mantra invoquant la puissance de Ganesh, l'éléphant hindou. Je faisais de la peur une alliée, un dépassement. Marguerite aussi avait peur. Faire confiance. Je connaissais son déséquilibre, son deuxième chakra de la base, deux pouces sous le nombril, aussi appelé le hara, centre du guerrier. Quelque chose ne tournait pas rond chez Marguerite. Elle n'avait pas d'attrance pour le sexe opposé. Son désir sexuel allait vers les personnes de même sexe.

Je travaillais à m'auto-guérir, voulant transmettre cette guérison. Je composais avec la réalité qui était là. Les limites aussi. J'avais payé cher pour mieux les connaître.

Marguerite ne pleurait pas. Orgueil. Sa tête jugeait pour ne pas laisser ouvrir le cœur. Elle devait pourtant faire le deuil d'une vieille image d'elle-même. Mourir à l'homme en soi ou à cette femme grosse et laide.

Elle choisissait par la prière d'éliminer les facteurs émotionnels et mentaux qui l'amenaient au défaitisme, et de développer ceux qui l'amenaient à l'accomplissement. Elle affirmait chaque jour:

«Paix, amour, prospérité, harmonie»

Son désir était dirigé vers tous. Elle souhaitait à chacun paix, amour, prospérité et harmonie tout en reconnaissant la plénitude et l'abondance dans la vie Une.

Nous passions beaucoup de temps ensemble, j'en étais consciente. Parfois, il m'arrivait de voir en Marguerite des désirs. Désirs d'une autre. Marguerite vivait cela dans la mesure où elle s'autorisait à le vivre. Longtemps, elle avait voulu l'approbation, la mienne, pour se sentir en accord avec elle-même, avec sa vérité propre.

Avais-je de l'aversion? Jamais elle n'avait osé me le demander. Le risque était trop grand. Une fois seulement je pus sentir sa colère, son ressentiment. Ce fut avant mon départ.

Pourtant, elle avait préalablement vu la mer. Elle s'y était jetée, dans sa froideur, pour purifier tout son être. L'eau froide sur son corps avait éliminé les traces de dégoût, d'amertume, de contrôle. Elle n'était pas toute-puissante dans cette eau. Marguerite l'amoureuse avait trouvé dans cette mer le réconfort, le soulagement de se savoir enfin lavée. Elle en avait conservé des photos de voyage dont l'une fut si forte qu'elle l'employa pour construire son nouveau sanctuaire intérieur en visualisation créatrice, son lieu imaginaire de ressourcement pour créer, guérir, comprendre et accepter.

Jamais Marguerite n'aurait parlé si je ne lui avais pas posé les mille et une questions. Son organisation intérieure d'alors était compréhensible. Pas d'espoir.

Un jour, elle était partie avec mes chaussures. Un jour de Pâques, au jour de la résurrection. Elle s'était rendue dans l'église pour répondre aux voix de sa «mission». Entendre des voix, s'agenouiller devant l'autel; rien de plus illusoire. Marguerite était donc folle. Une semaine plus tard, elle me restitua mes chaussures bleues. Elle venait de passer quelques jours dans un centre d'observation et avait connu encore une fois l'isoloir. Il avait fallu l'isoler pour qu'elle reprenne ses esprits. Après ce séjour, Marguerite reconnut son «faux-moi» qui fit volte-face, elle comprit le danger des fréquentations et des lectures. Après les calmants, la méditation.

Quand elle venait chez moi, nous préparions des repas. J'étais le chef. Elle, l'aide. Nous aimions aussi inviter d'autres personnes à la table. Les occasions de se raconter, de rire de soi étaient heureuses. Les repas étaient simples, sans viande, avec de belles salades d'accompagnement. J'étais passée maître dans l'art de préparer les vinaigrettes. Mon secret. Je laissais la vaisselles aux autres. J'en profitais alors pour tirer quelques dés interprétant le hasard , les circonstances de la vie du moment. Mouvement, sagesse, inconnu, création, perfection, contact, ordre et ambivalence; tous semblaient correspondre à l'élan qui se manifestait pour le devenir. Je voulais un homme dans ma vie, un appui à ma créativité. Complémentarité.

Marguerite ne comprenait pas que je puisse avoir autant besoin de la présence d'un homme dans ma vie. Une pensée à la fois, j'attirais cet homme dans ma vie..

Dans un monde où l'on se parfume à l'eau de toilette, comme des chattes en chaleur humant le parfum odorant, attraction-répulsion, je vivais une pensée à la fois. Je dirigeai donc ma pensée vers l'initiation proche de Marguerite. Pas question de la laisser seule, nous étions là. Moi et les autres, groupe puissant l'aidant à se rendre digne d'être prêtresse. Chez moi, le groupe occuperait la grande pièce bleue, le temple aux images choisies, aux visages qui protègent, inspirent et guident. Le visage de la Mère, qui, ferme et rayonnant, est un appel à sa bonté, à sa riche substance divine.

Je l'avais invitée pour qu'elle sache mieux, se sente mieux et aime mieux. De son engagement, je serais témoin. Fidèle, loyale, la loi de l'évolution était juste et bonne pour nous. Elle désirait les choses les meilleures et les plus élevées dans sa vie. Une fois seulement, il fut question de se sentir incapable, trop pleine d'émotion. La main avec le feu tremblait encore à l'approche du rituel.

Je me permis de lui suggérer de respirer avec attention dans le ventre pour défaire l'emprise des émotions dans le plexus solaire. Elle gonflait le ventre, retenait l'air un instant et à l'expiration laissait aller, lâchait prise sur le contrôle. Elle s'en remettait aux fils d'argent et d'or qui la maintenaient en équilibre entre le ciel et la terre.

Ce samedi fut passé comme bien d'autres à partager, à être authentique. Elle avait fidèlement arrosé toutes mes plantes, plié le linge dans le panier rose, nourri le chat et fait la vaisselle.

5

La préparation

Le test faisait partie de sa préparation. Allait-elle, oui ou non, continuer de satisfaire ses pulsions dites inférieures? La recherche du plaisir égoïste, le sexe pour le sexe. Que choisirait Marguerite si l'occasion de l'aventure sexuelle était rendue possible? Dualité. Éros, était-ce une grâce, un don ou un piège? Son véritable instructeur, son Intuition, était le seul à pouvoir la tirer de son ambivalence.

Dans un élan de délivrance, dans une libération par l'objectif visé, Marguerite prenait des distances. Je voulais mieux l'aider à la préparer. L'aventure pouvait bien attendre, c'est l'amie qui le lui avait dit. Pas d'histoire prenante.

Je la sentais tendue. Angoisse. Sans goût pour la nourriture, elle rongait l'ongle de son index gauche. Ses bagues lui faisaient mal, elle avait enflé des doigts. L'exercice spirituel était nécessaire. Je lui recommandai de respirer avec attention au souffle. Impossible d'être ailleurs qu'ici et maintenant avec le noeud à défaire, les tensions dans l'estomac, «Stop!»

«Arrêtez et sachez que je suis Dieu»

Puisque Dieu avait fait naître chaque besoin, Il avait dû créer ce qu'il fallait pour y pourvoir. Il devait travailler aussi à résoudre son problème à elle, car c'était son problème à elle que de vouloir m'imiter, être quelqu'une d'autre.

Je voulais la mieux préparer. Purification. Je brûlai beaucoup d'encens. Propreté. Ses vêtements n'étaient pas de luxe, mais ils étaient propres. Elle portait aussi un gros ventre qu'il lui fallait laisser toucher.

J'allais lui demander si l'importance du titre spirituel gonflait son ego. Comment allait-elle vivre dans son nouveau rôle? Puisqu'elle allait bientôt être initiée prêtresse. Elle ne savait pas comment encore. Elle prononcera par la parole créatrice des mots porteurs d'un sens sacré.

Sa paix se trouvait dans sa pensée. Sa maîtrise intérieure venait de la capacité à démasquer le voile de l'illusion. L'existence simple de Marguerite devait rendre compte de l'importance du plus petit comme du plus grand.

Allait-elle se prendre pour une autre dans son rôle? Domination. La seule réponse qu'elle eut de sa hiérarchie de maîtres intérieurs fut:

-Fais confiance, nous y travaillons.

Prendre conscience de ses attachements, de ses penchants, de son égoïsme peut vous perturber pendant quelques jours. L'ombre comme la peur est aussi à apprivoiser. Marguerite la ressentait aussi. Confiance. J'essayai de la faire encore parler. Non-dit.

L'angoisse, la chute au plexus, l'avait fatiguée. Dans l'attente de la libération, elle se mit à travailler à ma table. Elle sortit des papiers, des feuilles sur lesquelles elle avait pris des notes. Son travail à remettre n'était pas encore en ordre. Sa synthèse porterait sur le son primordial d'expansion et de libération: OM.

Cette sensation de feu à l'intérieur, cette boule d'émotions lui appartenait-elle? Telle était la question. Je l'aidai au meilleur de ma compétence à sortir de la négativité. Il fallait entrer dans le coeur pour poser la question, demander l'aide, la guidance. Ne rien rejeter. Unir.

Il lui semblait qu'aucune affirmation n'avait le pouvoir d'éclairer son mental obscur. La solution était dans l'acceptation. Je voulus lui bien faire entendre: «Cela aussi passera».

Elle but tasse d'eau chaude sur tasse d'eau chaude. Nettoyant les toxines, les tensions. Son foie lent fut nettoyé à grand jet. Colères, peurs et tristesses furent éliminées peu à peu. Ses préparatifs lui commandaient d'accorder du temps à l'intériorisation, à la concentration, à la réflexion. Pour se libérer des ondes discordantes, elle chantait les grâces de Shiva:

«Om nama shivaya»

L'énergie du feu, la puissance lumineuse du Dieu-Destructeur transformerait en vibration harmonieuse ses émanations erronées. Je l'accompagnai par les sons que je laissais vibrer en concentrant mon attention dans ma poitrine. Je chantai avec elle le mantra transformateur. Je voulais que Marguerite retrouve sa paix. J'émis une note bleue, brûlai un peu de bois de santal et récitai calmement le Om nama shivaya.

J'ignore quelle fut la part d'influence qui joua en sa faveur. Je l'avais guidée vers la méditation. Marguerite s'était assise en pattes de grenouille, avait mis un coussin rose sous ses fesses, avait fermé les yeux, s'était concentrée à l'oeil et respira. Avec une respiration autonettoyante, je lui suggérai d'inspirer la lumière blanche. Marguerite éliminait des vieux tissus résiduels, des déchets. Je l'invitai à imaginer aussi une cascade d'eau chaude pénétrant par le dessus de sa tête, coulant dans son cou, ses épaules, ses bras, tout le long de sa colonne vertébrale, purifiant chaque vertèbre, chaque disque, chaque muscle. Relaxe et à l'aise j'orientais sa visualisation vers cette cascade d'eau ressortant à l'extrémité de ses pieds. Marguerite aimait l'eau. Sa sensation nettoyante, sa puissance de vie renouvelée. Après cet exercice, je lui inspirai l'image d'un calice doré rempli d'un liquide rouge qu'elle pouvait boire. Faisant du même coup entrer la lumière pour définitivement attirer à elle, par son nouveau magnétisme, les choses les meilleures et les plus élevées dans sa vie.

Je la retrouvai au souper. J'avais préparé du riz et du tofu sauté aux légumes. Elle aimait ma cuisine et j'aimais lui préparer de la nourriture. Non, je ne faisais pas la vaisselle, j'étais allergique au savon. Mes doigts piquaient comme sous des aiguilles au contact de la mousse. Nous mangions en silence. Quelquefois, j'aimais à lui rappeler ses excès, sa taille.

Ce temps que nous passions ensemble était consacré par nos pensées, nos paroles et nos actions. Souvent, nous nous taisions, ne faisant rien, aucun effort, inactives. Seul le silence réceptif.

Le dimanche, elle se réveilla tôt le matin. Elle travailla à la rédaction de son travail préparatoire. Pouvait-elle parler de l'épreuve qui l'attendait? Elle préférait parler de défi; celui d'être initiée. Elle sentait bien son agitation, la nervosité face à l'inconnu. Parviendrait-elle à maîtriser intérieurement la peur? Cette maîtrise était une qualité à développer chez une candidate. L'aspiration ne suffisait pas à elle seule, il fallait aussi l'action.

Je l'aidai à la préparation des objets. Je lui montrai un à un comment les confectionner. Il lui restait encore quelque semaines, elle n'avait pas essayé sa robe rouge, toute une technique devrait être apprise pour bien la porter. En temps voulu, je lui enseignerais la

délicatesse des mouvements pour ajuster le sari. Je lui transmettrais le savoir de l'audace pour tenir le rôle dans cette robe.

Il était très important qu'elle se laisse porter, qu'elle se laisse soulever. Lâcher prise. Faire confiance aux événements qui allaient bien la préparer à son oui inconditionnel: «Oui je le veux».

C'était presque cela. Un mariage. Avec le plan supérieur elle s'unissait pour co-crée avec la Volonté Suprême.

Son Grand Soi l'inspira ce matin-là à remercier pour la libération, pour la plénitude. Elle préparait aussi son corps physique et son esprit à l'accomplissement par le feu. Bientôt, elle célébrerait avec les quatre éléments. La Grande Loge Blanche féminine ordonnait son karma dans la vie quotidienne.

6

L'écoute

Elle émit quelques soupirs avant de se mettre à exprimer son désir. Son histoire de coeur. Son pattern de l'inaccessible. Pourtant, le sentiment était là, incontournable. Impossible de nier . Son désir présent la touchait comme une blessure, une ouverture à créer, un risque, un feu qui passe. Oser aller vers l'autre..

Je me contentai de ressentir la douceur qu'elle exprimait. Elle rayonnait le don. Quelque chose de grand, de beau, de prophétique, d'élevant, se fabriquait dans le langage du choix des mots. La réalité terrestre était bien basée sur des choix. Qu'est-ce qui créait les empêchements? Le barrage? Pour envisager la solution possible il fallait les connaître, ses empêchements.

Dans un jeu d'essais et peut-être aussi d'erreurs, Marguerite envisageait l'audace, cette confiance pour vaincre la peur. L'inquiétude, le malentendu venait du mouvement qui accélérerait les événements, impossible de contrôler, c'est tout juste si elle parvenait à maintenir ses respirations dans le ventre.

La solution était de ne rien faire. De ralentir. De rester là tout simplement à écouter. Les oreilles n'avaient pas besoin d'être ouvertes, elles étaient d'emblée réceptives. Écouter, passivité.

Du même coup, elle s'abandonna à la vibration du son émis. Elle abandonnait la lutte. Marguerite choisissait la facilité. Tout allait venir à elle en temps opportun. Les choses simples lui apparaissaient alors pleines de promesses.

La retenue qui jusqu'à maintenant l'isolait avait fait place soudainement à une générosité exagérée. La mesure. Il fallait évaluer, planifier. Sa création par l'initiative prenait la forme d'une passion, feu sacré à construire sa propre vérité intérieure. Notre relation, notre lien, notre attachement était d'or. Il y avait de la poudre d'or dans l'air.

Je lui enseignerais bientôt le rituel. À travers moi, une volonté victorieuse exécuterait les gestes et prononcerait les mots des paroles écrites. Le petit livre bleu lui sera remis. Marguerite ne sait pas encore sa force, le pouvoir de son accomplissement. Depuis des années, elle s'y prépare, le temps est proche. Je la sens un peu nerveuse, j'essaie de la rassurer. L'initiation se déroulera avec humilité, abandon et confiance. Pour l'instant, je lui conseille d'écouter, de ne rien faire. Pas même lire, ni écrire, ni regarder. Les yeux clos, écouter ce qui vient du silence. Marguerite entendra sa respiration longue et profonde se mêler aux miaulements du chat qui veut sortir faire un tour.

Pour qu'elle puisse vraiment ne rien faire, je lui fis écouter des chants. Le rituel de la musique avec des percussions éveillant le coeur, son rythme, manifestant beaucoup de joie dans la voix tendre des femmes humanitaires. Ne rien faire et ne rien rejeter. Pas même ces pensées qui passent vous suggérant l'action, une caresse au chat qui demande encore. Elle souhaitait savoir recevoir et donner librement dans cet espace musical où tout peut se jouer; sa réussite, son bonheur.

Il ne lui avait pas été facile du budgéter, de mesurer sa demande, ses besoins. Elle voulait être prête, avoir tout sous la main pour exécuter sa tâche. Elle avait même écrit, cristallisées sur papier, ses priorités. Allait-elle enfin s'offrir son appareil? Faire circuler l'argent pour que cela se multiplie. Marguerite rêvait d'un appareil photo performant pour capter des instants de magie. Elle voulait des images sur son histoire. Elle voulait voir son image. Elle voulait incarner des situations avec une vision éclairée. Les photos qu'elle prendrait lui donneraient à voir la légèreté des corps éphémères. Elle voulait faire circuler dans la matière son imaginaire.

Elle savait qu'on la prendrait en photo. Elle dans sa robe bleue. Elle la porterait librement juste avant d'avoir reçu des directives. Il n'était pas nécessaire d'être nerveuse. Tout irait bien.

Elle avait su oser. Être soi-même. Elle avait connu le risque de la nouveauté. L'inconnu. Ses changements se percevaient dans sa façon de rire si spontanément. Attention à

l'ostentation. Elle choisissait d'être discrète sur son bonheur pour ne pas susciter l'envie, des réactions. Elle chantait: «Hare Rama hare Krishna».

Elle me questionna sur la façon de mieux encore se préparer à l'événement. Je lui dis que la volonté divine était toujours juste et bonne et qu'elle se manifestait à travers elle et en chaque expérience de sa vie. J'avais confiance. Je la guidai vers le silence. Dans une écoute où l'ego peut disparaître, faisant place à l'essence divine, au centre du point, l'espace de l'être. Il lui était permis de faire l'effort. De poursuivre par sa volonté sage, par l'énergie du coeur, puisqu'elle était magnétisme et amour et que rien ni personne ne pouvait intervenir contre ce fait. Et c'est dans ce silence intérieur qu'elle fit appel au plan Supérieur en invoquant le pouvoir de guérison.

Pour mieux être, elle accepterait le contact en son temps. À travers elle, la magie du rituel, puisqu'elle s'y était préparée. Elle avait médité, purifié le mental, libéré les fanatiques pensées des faux-mâtres rencontrés. Elle avait étudié, aussi la théosophie et la vie au quotidien. Elle avait créé des liens, du partage et du don. Marguerite était vraie. Marguerite était bonne.

Elle m'avait mandatée pour que je lui achète sa cloche tibétaine qui sonnera, dans un appel aux messagers, à ceux qui travaillent dans l'invisible. Elle prononcera aussi la parole créatrice, le aum vibrera par son souffle, le son, le lien entre la matière et l'esprit. Aum, dans toute sa matière, brûlera de son feu de passion.

On lui disait parfois qu'elle était simple. Elle renonçait aux choses d'attachement, des ententes sur les attentes. Elle se donnait l'idéal sans accès, préférant la poursuite du charme, sa façon de vouloir dominer.

Elle avait pourtant entendu sans écouter le mot respect. Prise de frayeur à l'idée d'être une partenaire, elle exprimerait sa façon d'être, sa façon de faire et sa façon d'avoir. Possédant dans la joie, sans attaches. Et cette question qui revenait, c'était aussi l'art de partager le même espace.

Fragile à l'indifférence des autres, elle s'écouta affirmer la volonté aimante qui travaillait à travers elle. En face de sa propre fermeture, pour ne pas sombrer, perdre pied, elle chercha le bleu de la Mère qui s'écoutait comme le son pur d'une chose, cri du coeur, le dernier mot restant quand tout avait fichu le camp, cri au sommet de l'être, il fallait que ça devienne la musique de sa matière. Elle vibrait le bleu comme son mantra qui lui ouvrait la porte entre le visible et l'invisible. Puisque lorsqu'une porte se ferme, une autre plus grande et plus belle viendra bientôt s'ouvrir.

Elle avait écouté et senti la blessure et le goût de la transformer, non par les larmes ni les drames mais par le calme, imaginant une mer accueillante, ouverte devant elle, dans un mariage du bleu du ciel et du bleu de l'eau. La célébration allait être une fête pour l'âme de Marguerite, elle s'y était préparée et une voyante l'avait aidée.

Vivre debout

Elle avait choisi le Grand Service. Son temps de préparation, des années, était maintenant écoulé. Marguerite était prête à vivre debout, même dans la masse, avec un sentiment de paix. Son devoir et son honneur étaient joie. Elle ne pouvait que s'en sentir fière, seule la joie lui garantissait la voie, la confiance en l'Instructeur.

Elle détenait la force, la pensée dirigée vers les mondes Supérieurs. Ses désirs inférieurs des sens et de la Chair constituaient le défi auquel victorieusement elle allait répondre. Marguerite acceptait ses choix. Dans sa vie, elle seule était l'unique responsable de tout ce qu'elle vivait et elle expérimentait les pensées de rejet, de séparation et d'inaccessibilité. Maya, illusion, formait l'illusoire possibilité des réactions, du déséquilibre.

Image projetée de ce qu'elle pensait et imaginait au plus profond d'elle-même, sa façon de se sentir en société prenait encore parfois la forme de la névrotique distance humaine. Au coeur de ses relations, elle se savait plus en contact avec l'invisible. Pourtant, des liens bien tangibles la maintenait sur terre. Que lui fallait-il vivre en contact avec cette autre qui voulait «sans attentes»? Comment pouvait-elle maintenir des liens sans susciter des réactions sur lesquelles elle n'avait manifestement aucun contrôle?

Et cette voix capable de répression, comment l'annihiler? Seule la grâce, par son oeuvre, pouvait la protéger et préserver son équilibre psychique et physique, même dans l'adversité. L'univers travaillait pour elle et à travers elle, même lorsqu'elle entendait de ces voix troublantes pour lui rappeler ses interdits. Surtout, il fallait être gentille, plaire, ne pas déranger. Intérieurement, elle sentait bien que le ton montait parfois, vindicatif. Surprise? Non, puisqu'elle en connaissait aussi sa cause. Sûr que la fille de tante Berthe a de bien beaux enfants, que la fille du voisin travaille à bien gagner sa vie, que la fille du professeur étudie la denturologie, certes que la fille de l'autre sera toujours la fille de l'autre, meilleure que Marguerite. La comparaison qui semblait inévitable trouvait sa source dans le regard manipulateur de celui ou celle qui voyait la chose, cette chose qu'elle n'avait pas, cette chose sans reconnaissance de soi. Valoir plus. Que les autres. Vanité? Vouloir valoir plus que les autres pour ne plus supporter ce sentiment d'être moins.

Pour mieux faire, Marguerite s'engagea à mettre de l'ordre, à ordonner dans la maison l'espace qui bientôt lui ferait partager sa joie. L'échange était juste. Elle fit aussi des plats pré-préparés pour nourrir tous les invités. Elle cuisina avec moi. Je lui laissai ramasser la vaisselle à mesure. Elle faisait tout cela même en jetant un coup d'oeil au chat-nenour qui ,au bout de sa corde, respirait l'air humide du dehors. Je lui confiai aussi la tâche de préparer les chandeliers; les sept chandeliers.

Toute la maison, ses trois étages, fut nettoyée. Nous pûmes parler aussi de nos rôles à jouer. Marguerite tendrait l'encens. Privilège.

Marguerite allait maintenant se retirer. Courte retraite. Solitude au langage du coeur, solitude où est rendue possible la libération par le pardon. Ressentant une douce chaleur, Marguerite veillait à maintenir vivant son bien-être intérieur, dans une communication à travers laquelle l'ordre, la relation, s'exprimait gracieusement.

Pour accomplir l'oeuvre, l'exigence était de mise. Nécessairement, la stérilité des rapports à influence troublante, la domination, facilitait le renoncement. Fallait-il encore vivre des aventures sexuelles avec des femmes? L'obstacle était construit de peurs, engendrant la censure et les interdits.

Pour mieux se définir, Marguerite avait exprimé sa crainte: le regard de l'Autre. Celui-là même qui pouvait trahir. En faire un homme. Peu importe, maintenant, puisqu'elle avait la force, la connexion, le pont. En échange, sa vie de femme. D'ailleurs, jamais elle ne lui avait appartenu. Illusion encore.

Elle souhaitait rester calme, pour mieux maîtriser les mains qui agiraient avec tendresse. Une mère inaccessible, si proche au plus loin, si lointaine au plus près, l'avait bien préparée à ouvrir, à dire oui, dans une réconciliation avec cette force de vie

douloureusement reconnue, acceptée, intégrée. Pourquoi tant de vulnérabilité pour libérer enfin son odieuse relation au passé?

D'entrée de jeu, cette expression «d'entrée de jeu», l'avait étonnée. Qu'est-ce que cela veut dire ? Dans la parole des professeurs érudits, elle avait senti sa fragilité aux mots. Était-ce un jeu d'ego à vouloir séduire par la langue. Était-ce un jeu de mots pour entrer dans le jeu, ce divertissement de la communication? Cela l'avait impressionnée. Elle voulait désormais connaître. D'entrée de jeu, son ignorance.

Et puis, les discours anticipés de ceux qui répètent les répétitions il ne fallait pas trop qu'elle en parle. Se taire surtout.

J'allais bientôt moi-même m'abandonner de nouveau. J'avais l'impression de renouveler mon propre engagement, ma décision, vivre debout. Je serais assistante et témoin du rituel de l'initiatrice. S'oublier soi, c'était le Grand Service, en sacrifiant l'ego, bien sûr. Notre travail à tous.

Troisième partie

Voix de Cimon

Distance.

À guérir. L'émotion des regards distants qui font chavirer dans la constance de la demande. Bouche à bouche. La lèvre cicatrice d'une ouverture ou d'une fermeture. La langue à l'histoire d'une condamnation, porteuse de charme. Charmant et le prince. Une voix.

Des doigts. Avec élan, ressentir. L'autre en moi.

À ressentir. Tremblements sous la haine et sa destruction, l'image. Elle crevasse avec la peau. Une colère rouge qui se cache sous le bleu. Des fresques d'une création à venir. Une pensée de toi. Elle vient refaire le silence et sa lumière. Le sexe se retient, s'absente les lois. Une peine.

Os. Homme cherche homme.

À voir. Trois fois trois. C'est la fin. Le neuf attire là-bas. Au départ, le commencement. Cette idée de séduction à voir des couleurs dans des pièces. Profonde absence. Un cri. Coule l'amer. Une perte.

Quatrième partie

Voix d'une voyante

L'appartement

Chapitre 1

Elle ne voulait pas être vue en compagnie de Marguerite, dans les endroits publics. Elle aurait pu l'inviter dans un restaurant, à prendre un café, mais elle avait choisi ce jour-là de se rendre à l'appartement de la rue des Oblats. Marguerite habitait tout le haut de la maison de l'ancienne chapelière. Elle avait aménagé au balcon d'en avant de grands plats remplis de terre pour y faire pousser des herbes. L'hiver s'y était déjà installé, Marguerite n'avait pas rentré ses pots. Le gel les avait envahis pour en faire une matière immobilisée, stagnante. Elle ne devait se réaliser que plus tard, avec le retour des portes que l'on ouvre; cet accès au balcon quand le soleil s'y trouve au matin jusqu'à 13 heures. Surtout, il fallait laisser la porte ouverte sinon on se retrouvait sans clé, la porte refermée et barrée derrière soi. Une fois seulement Marguerite s'y était laissée prendre. Il avait fallu le retour de Cimon pour qu'elle puisse retrouver sa chambre de fille.

Le couvre-lit à motifs égyptiens était un cadeau pour la première année passée sans fumer. Un cheval attelé à un chariot, monté par des hommes à épaules carrées. Des

signes, des symboles et des impressions; le couvre-lit évoquait le temps où Marguerite fumait par nécessité. L'air, le souffle qui étouffait l'affaire, l'air bleuté de la fumée qui lui montait alors au visage amaigri cachait bien les traits débiles d'une psychose exacerbée. Car pour Marguerite on avait exagéré le diagnostic. En effet, chacun y avait été du sien parmi les psychiatres. La «psychose» avait impressionné. Elle avait dérangé les gens normaux qui y allaient de leurs termes médicaux. Ils se savaient en contrôle sur ce quelque chose qui dépassait l'entendement. Par mesure de sécurité, Marguerite devait être consciente de cette prédisposition à l'effondrement de ses structures. Par précaution elle devait prendre quotidiennement sa dose d'antipsychotique. Malgré cela, un soir, le chat avait tout vu. Marguerite était donc folle à penser. Même ce chat avait pu voir sa folie sur les murs de la chambre de la fille. Graffiti maudits! Elle avait signé d'un nom qu'elle n'avait pas pu lire, seulement pu reconnaître aux signes. Marguerite avait parlé aux murs.

Depuis, sur les murs de sa chambre de femme se trouve de l'espace blanc pour peut-être un jour y écrire. Se trouve aussi l'image de la mer, pour un jour y retourner et s'y laisser mourir. Laisant mourir l'image, laissant mourir son père comme sa mère, dans une destruction de l'absence. La répulsion fut assez grande pour que le masculin l'emporte sur le féminin. Encore la lettre par laquelle s'écrit et s'efface simultanément l'identité de Marguerite. Elle n'existe pas cette Marguerite, elle est ce «e» muet qui s'efface quand l'autre vient devant elle. Son professeur l'a dit. Elle a reçu sa visite dans l'appartement. Elle était venue avec un livre au cas où la solitude de Marguerite pouvait lui nuire. Les

livres, comme des amies , pouvaient bien susciter le doute capable de lui faire prendre une distance entre elle et sa guide.

Plusieurs bibliothèques agrémentaient les pièces chez Marguerite. Celle de Cimon était pleine, prête à être utilisée. Pourtant, aucun livre n'avait dû servir. Cimon était sans odeur, sans titre, sans histoire. À quoi bon acheter des livres qui ne servent qu'à couvrir des planches de bois qui rondissent sous le poids?

Là où jouait la télévision, au salon, quelquefois Marguerite s'y assoyait. C'étaient des occasions pour couper le lien calme, le monde et ses passions. L'endroit faisait penser à Cimon. Il avait accroché au mur une sérigraphie de son professeur où le beau se cherche et se trouve dans le fond de l'espace blanc, vide. Le papier vierge, sans rien, avait dû offrir des possibilités à son auteur de se réfléchir sans penser. Du moins, les taches noires de l'encre avaient formé un visage de vieille femme à chapeau. Pourquoi les vieilles femmes s'accrochent-elles un chapeau? Cette grand-mère dans le salon de Marguerite parlait peu. La moulure noire de métal qui l'encadrait découpait l'image sur le mur de séparation du salon.

De sa chambre au salon, Marguerite venait ainsi penser à Cimon, peut-être un peu pour tenter le rapprochement. Il avait encore laissé un verre ou deux, des vieux journaux et son inévitable ressemblance. Cimon pouvait-il demeurer avec elle?

La confusion venait de sa mythologie personnelle, ses croyances. La condamnation venait inévitablement, culpabilité morbide. Pas facile à expliquer, l'impulsion et le désir-séparé des étoiles. Pour vivre ce qui se présentait à elle, Marguerite faisait autorité sur elle-même, se gouvernant intérieurement. Derrière chacune de ses peurs il y avait bien un désir.

Marguerite avait peur le soir quand, seule dans l'appartement, elle pensait. L'agression, la peur imaginée, remontait au temps où la mère lui inventa un père redoutable. Les petites filles ne doivent pas aller vers la rencontre. Elles doivent s'inventer un autre sexe. Les papas d'ailleurs préfèrent toujours les petits garçons, ça se sent et ça se parle dans le quartier. Un jour, Marguerite l'apprendra.

Cet appartement, c'était sa manière d'être différente. S'ouvrant à des possibilités, à l'expression des livres que l'on ne lit pas par peur d'avancer, de comprendre et d'abandonner le comportement. Ambiguïté.

Le téléphone avait sonné. La secrétaire du psychiatre donnait le rendez-vous. Décidément, s'en remettre à l'écoute du moment pour rendre conscients les événements. Seule, Marguerite devait faire le saut. Sa solitude acceptée, sa tension, était le OM du Créateur en elle. La lumière de son âme.

Le retour de Cimon coïncida avec son désir d'ouvrir ses bras et de recevoir. Mais Cimon n'était pas fait pour l'envelopper avec douceur. Cimon ne parla pas. Lui aussi avait grandi avec le sentiment d'être différent. Cet homme ne savait pas quoi dire, sa parole était coupée.

Ce qu'elle préférait de sa chambre était l'extravagance de la grandeur de la garde-robe. Elle pouvait tout y mettre, s'y réfugier au besoin. Elle y avait rangé ses vêtements, bien sûr, et aussi ses albums de photos, sa lingerie et des cassettes vidéo. C'était l'endroit où l'on pouvait se voir gratuitement, sans lumière, sans rien. Dans le fond de la garde-robe, sur le support, une robe à motifs orientaux, une robe bleue qu'elle avait achetée pour sa chambre de fille, restait au fond en cas d'une autre noce. Ce vêtement inutile se transmettait d'une chambre à l'autre sans vraiment exister. Il tenait sur le support, tout au fond pour éviter d'être vu, comme une image qui ne peut exister, rejetée au fond par les habits deux pièces qui prenaient toute la place; ces pantalons de coton, du coton parce que cela est doux pour le corps, et les chemises à manches longues pour cacher les bras et leur musculature apparente, avec des manches si longues qu'elles paraissent contenir un corps efficace, intelligent, sans poils. L'été était long sans ces chemises protectrices. L'été, c'était le soleil sur la peau, cette peau qui changeait de couleur et d'odeur, vieillissante. Avec l'été, les savons changeaient aussi puisqu'elle en recevait souvent en cadeau, pour sa peau, des mains des autres, sous des douches, au matin dans le porte-savon commun, celui de Cimon sentait l'homme, la vieille épice.

Elle avait mis tant d'effort à imaginer des lettres, elle en avait imaginées dans chaque instant avant qu'elle ne mange pour se remplir. Tant d'effort pour ne pas être encore seule. Une fois même, elle avait imaginé une lettre d'amour à un homme. Mais cet amour, comme l'homme, n'exista pas. La blessure avait pris toute la place et cela avait fait l'affaire de Cimon, puisqu'il aménagea dans les mêmes circonstances, en même temps. Ils seraient deux à investir l'espace commun; se rappelant les expériences de l'enfance, taisant au présent les attentes des corps séparés.

Comme dans un centre d'urgence d'observation psychiatrique, chacun, chacune regagnait sa chambre. Tandis que les salles d'isolement avaient des portes fermées, avec au centre de la pièce un grand lit blanc pour se retrouver seul. Pour Marguerite il n'était plus question alors d'autonomie, c'était l'autre qui détenait la clé qui ouvrait cette porte; elle pensait que l'autre le gardien du seuil l'avait bien fermée. Mais elle connaissait aussi l'ange de la Présence qui veillerait sur son sommeil réparateur. La nuit, sous l'effet des somnifères, elle était sans rêves, sans possibilités de se souvenir au réveil. L'esprit somnolent était au ralenti, les pensées avaient été comme assommées. À l'intérieur de la bouche, une sensation pâteuse, désagréable, un goût de boire. Des tremblements. Tous ces effets normaux, Marguerite les reconnaissait. Pour en sortir, il fallait l'autorisation écrite. La parole seule ne s'inscrit pas dans les actes, elle restait à l'intérieur des murs, en général. Et un psychiatre de service finissait toujours par signer son autorisation de sortie.

Dans l'appartement, Cimon regagnait sa chambre à chaque soir. Marguerite retrouvait là dans cette séparation un lieu d'où la béatitude faisait taire l'inévitable perte. C'était à ces heures mystiques que Marguerite devenait sage et compréhensive.

Une à une, les respirations dans le corps laissaient émerger ce silence du lit. Les draps bleu ciel, un cadeau offert à Noël, mais surtout il fallait taire Noël, se défaisaient à chaque nuit pour être replacés à chaque matin. Comment arrêter ce mouvement du lit et d'ailleurs qui peut prétendre contrôler les vagues sur l'océan, puissantes, calmantes. Elle avait songé à sa façon de se nuire. Cimon n'était pas une bonne chose mais elle avait cessé de rechercher la relation sans défaut. Ni noir ni blanc mais un mélange de noir et de blanc, l'ambivalence venait souvent du langage, du choix des mots. Puisqu'elle avait choisi les mots, sa responsabilité, elle vénérerait, adorerait et glorifierait.

Au temps du rite et de son rythme, dans une autonomie intériorisée, Marguerite avait de nouveaux projets. D'abord, construire un temple.

Elle s'y tenait encore à l'entrée. Elle méditait soir et matin. Que lui fallait-il construire réellement? La paix? L'amour? L'harmonie? La prospérité? L'appel était grand, l'appel était haut, l'appel était noble. L'initiation qui se préparait portait un feu sacrificiel que jamais elle n'aura osé contempler. Il fallait respirer dans ce feu.

Chapitre 2

Une peur bleue, celle de s'autodétruire. Déjà qu'elle consommait des p'tites «douceurs». Des à-côtés, des riens. Un gâteau avalé par hasard après s'être vue. Rien d'admirable. C'était la peur de paraître, la honte. Celle que l'on éprouve à rencontrer sa laideur dans la pièce, construite sous le regard de ceux qui n'y voient rien du tout, pas même l'intention d'être belle. Chacune des pièces de l'appartement avait son défaut, ce quelque chose de dysharmonieux; un coussin orange taché de rouge, une planche cassée sous l'évier, un meuble de style colonial, brun, cadeau opportuniste, un classeur beige qui ne fait pas l'affaire dans la pièce du milieu, etc. Même le chat semblait parfois perdre trop de poils partout, paraître mal entretenu ou peu brossé. Les mottes de poils lui donnaient un air d'abandon.

Le «oui» à la destruction était à craindre quand elle se savait capable de s'y laisser glisser, de perdre la tête, dénudée de sens, de direction. Sa folie avait donc été un choix. Pouvait-elle encore lui dire «oui»? Peur de sa folie, peur de sombrer encore, Marguerite travaillait à devenir quelqu'une de responsable, quelqu'une d'estimable.

Pour harmoniser l'appartement, Marguerite brûlait chandelles et encens. Ce soir-là, elle n'eut pas de mal avec l'éteignoir. Sa compagne, la flamme, de sa présence bénéfique, brilla jusqu'à dix heures, l'heure où Marguerite avait appris à se mettre au lit. À dix

heures, c'est l'heure où tous se couchent, où s'éteignent les lumières à néon au-dessus des lits des asiles gouvernementales.

Chapitre 3

Quelque chose devait se réaliser pour qu'elle puisse se sortir de sa négativité. Réaliser quoi? Depuis toujours, elle avait eu des objectifs irréalistes, rêveries, fantasmes. Vouloir. L'attention, l'éloge et la reconnaissance d'autrui alimentaient la puissante aspiration à l'idéal. Ego. Marguerite vivait pourtant bien dans cet appartement, avec Cimon. Elle avait manifestement le sentiment de ne jamais assez bien faire, d'être inadéquate. Du même coup, sa grande amitié avec la guide où elle accordait son exclusivité à l'autre était aussi ambivalente, risquée, avec des défauts. L'appartement de Marguerite était loin de leur relation.

Elle l'avait trouvé cet appartement, un jour de mai, visité. Les planchers de bois étaient bien là. Elle les avait demandés pour pouvoir s'y promener pieds nus, sentir le contact qu'elle aimait chaud en été et tiède en hiver. Les traces d'eau qu'elle y laissait après le bain, les boules de poils du chat qui roulaient, les taches de peinture qu'elle essaya de faire disparaître sous la lame, l'odeur de pin ou de vinaigre après le grand nettoyage du samedi; le plancher de bois lui rappelait qu'elle avait déjà partagé ce genre d'appartement dans une autre ville. Plus grande. Une métropole. Le bois était marqué, des traces témoignaient de la Présence, de la vie qu'il racontait. Il vivait à chaque enjambée, il respirait quand elle se laissait relaxer, étendue de tout son corps; s'étendant sur le plancher, Marguerite écoutait. Quelquefois, les pas du chat venaient la frôler,

d'autres fois la télé du voisin d'en-dessous qui frappait sur la télécommande pour en tirer une existence.

Que fallait-il penser alors? Ne faire qu'écouter? Observer ce qui s'appelle la vie du voisin d'en-dessous. Ses fragments d'illusion, ce qu'on entend mais qui ne se dit pas. Des voix off. Des murs qui parlent, ou des fenêtres qu'on a le pouvoir de traverser en se rendant invisible, transparente. Invisibilité. Marguerite s'était réfugiée dans une folie mentale pour fuir le corps physique et ce qu'il faisait ressentir. Être folle c'était s'isoler, se couper de autres. Dans son isolement, Marguerite en était venue à croire qu'elle était invisible puisqu'elle n'existait plus dans le regard de l'autre. Elle était toujours surprise de voir son visage se refléter dans le miroir de la chambre de bain. Ainsi croyait-elle qu'elle seule avait le pouvoir de voir son visage. Ce qu'elle voyait alors ne pouvait être perçu que par elle.

Un soir, la femme du voisin d'en-dessous avait eu peur des comportements de Marguerite qui se croyait un être tout puissant. La voisine avait fait appel. Les policiers en uniforme avaient posé beaucoup de questions à Marguerite. Sauf qu'elle était occupée à calculer, à essayer de faire en sorte de ne pas se retrouver prise en charge entre les murs aux portes qui n'ouvrent que de l'extérieur. Son ami le policier l'avait rassurée et investie du pouvoir et de l'obligation de «penser à elle», de «prendre soin de soi».

Il y avait de cela presque cinq ans. Marguerite habitait toujours ce même appartement, téléphonait à la boîte vocale pour y laisser toujours le même message:

«Bonjour, c'est moi. J'aimerais que tu me rappelles s'il te plaît.»

Polie, sans ordre, sans espoir. Avec la peur, le rejet, la menace.

Dieu seul pouvait faire en sorte qu'elle retrouve sa voie. Car Marguerite trop malhabile avec son pouvoir l'avait donné à sa guide. Par le fait même, sa direction lui venait de l'extérieur et cette guide lui faisait rendre des grands services. Étant redevable, Marguerite cherchait à s'acquitter de sa dette.

Chapitre 4

Rien à redire. Cimon devait s'en aller. Influence néfaste, désœuvrement. Pourtant, ils avaient été proches l'un de l'autre au temps où Cimon souhaitait «faire le bien». Cimon était trop coupable. Il fallait lui dire de quitter l'appartement, de trouver un autre espace à sa façon de vivre. L'intimité, la proximité avec Cimon n'était certes pas la solution. Oui, il fallait trouver aussi la solution à l'amélioration de soi mais pas à n'importe quel prix. Cette prise en charge d'elle-même, du changement, était saine. Cimon faisait partie de tout ce qu'il fallait abandonner en route pour devenir adulte. Ce renoncement nécessaire, décisif, venait mettre à jour ce qu'il fallait encore guérir. L'autonomie, c'était plus que ce cinq et demi, rue des Oblats.

Perte de contact. Non pas avec la réalité mais avec ce passé appelé Cimon. Le passé! Fallait-il y revenir? N'avait-il pas fallu apprendre à vivre avec ces traces et ses comportements acquis? Marguerite, celle qui met une certaine distance pour ne pas dire. Était-il possible qu'elle puisse vouloir autre chose à taire? Sans doute, elle pouvait raconter l'histoire si jamais Marguerite, l'infatigable, l'écrivait; mesurant l'ambivalence, le pour et le contre, agir pour ne plus réagir. Perte de la satisfaction aussi. Ce plaisir de la domination à vouloir changer Cimon. Cimon devait renoncer lui aussi au sentimentalisme. Cimon devait changer, être idéalisé au point où Marguerite pouvait y trouver à voir sa propre vision d'elle-même. Cimon était trop imparfait. Le voir avec un homme de deux fois son âge était quasi impossible pour Marguerite.

Chapitre 5

Marguerite puisait dans la nourriture le soutien nécessaire à sa réalisation. L'alimentation sattvique et organique était sa façon à elle de prendre soin de soi, d'assumer sa matérialité. Une fois, pendant un mois, elle avait cessé de se nourrir. Période de désœuvrement, de déséquilibre de la prise en charge, sous la possession du démon dans la nourriture, Marguerite avait failli y laisser sa peau. Marguerite avait reçu son premier diagnostic.

Préparer ses repas, c'était se préparer à recevoir, à accueillir le mieux-être. Marguerite avait fait le passage. Des résistances, des croyances, n'avaient certes pas facilité la chose. Marguerite mangeait sans viande, la bête était morte.

Sa guide voulut bien l'aider à se soigner de la terrible chose. Il fallait guérir, transformer la chose, devenir normale. L'amie différente soutenait que Marguerite devait être bloquée quelque part. Un traumatisme certain, une agression ou quelque chose d'autre devait être dénoué, guéri.

À ce régime, Marguerite pourrait bientôt porter son jeans bleu, celui qui lui moule le corps, suffisamment pour qu'elle se permette la légèreté nécessaire; aller danser, mouler le corps aux endroits sans fenêtre où personne ne peut vraiment voir, les lieux clos, les bars gais.

Chapitre 6

C'était jeudi, jour où Marguerite arrosait les plantes. Elle avait déposé sur la table du salon un généreux plat de noix ainsi qu'un plat de fruits. Il fallait bien manger.

La chambre de Cimon se vidait. Elle allait être repeinte en bleu. Elle y installerait son espace de travail. Peut-être s'y sentira-t-elle chez elle. Comme au coeur d'une quelconque Présence, d'une Parole qui ne s'inscrit ni sur les murs, ni sur les toiles, ni sur le papier, d'une Volonté qui soutient les actes, telle une musique du Silence offert aux gestes.

De par la main, souple, qui meurt avant de renaître, Marguerite incarnera son personnage. Cette femme au ventre poilu n'a pas besoin de se tuer. Le vrai travail restait à faire. Et c'est aussi la main, celle de l'initiatrice, qui portera le dorje prêt de son corps. Marguerite aura enlevé ses bagues et son collier. Elle aura respiré pour se préparer. Au son du gong, une volonté ferme l'amènera au seuil du temple.

En attendant, le soir, elle danse seule dans sa chambre. D'ailleurs, le voisin d'en-dessous devait assurément entendre sa musique. Toujours cette même cassette de «dance-music» des années 1990. Ce super mixte remontait à l'année où elle aménagea dans l'appartement. Le coût du loyer n'avait presque pas changé. Le propriétaire du dessous

grimpait à chaque fin de mois. Son rapport mensuel semblait lui plaire.

Chapitre 7

Indifférente. Il lui arrivait encore de jouer ce jeu. L'autre, la désapprobatrice, lui enseignait-elle à être ce que les autres veulent qu'elle soit? Se contentant d'être ce qu'elle serait censée être? Pourtant, elle était venue lui rendre visite à l'appartement. Elle lui avait offert un livre. Marguerite avait compris que la relation sans défaut n'existe pas. Tout au plus, il fallait faire preuve de compassion par ce OM MANI PEDME HUM, au centre duquel le pouvoir divin coulait à travers elle pour l'aider à créer sa vie. Untel n'était pas responsable. Marguerite avait créé son passé, elle créerait son futur. Pour changer, il fallait risquer, faire le deuil d'une identité.

Marguerite, la femme célibataire du 1172 des Oblats, risquait la perte de la fausse sécurité. Pourquoi chercher une «guidance» à travers quelqu'un d'autre? Elle savait que sa guide intérieure lui fournissait les instruments pour la fine mise au point de sa vie. L'appartement était assez grand pour accueillir; y vivre autonome, oeuvrant à la régénération spirituelle. De plus, son garde-manger et son réfrigérateur possédaient abondamment de nourriture thérapeutique.

À l'entrée de cet appartement, un jeu de petites clochettes montées sur mobile annonçait départs et retours, par ce perpétuel mouvement d'ouverture et de fermeture de la porte.

La maison de l'autre

Chapitre 1

Jamais Marguerite n'aurait pu croire y voir plus clair. Un jour, sa guide-voyante parla de son passé. Mais au présent. Elles devaient se revoir dans la maison. Marguerite y était invitée pour la fin de semaine. Le retour de la Floride avait ramené ses termes de guérison. Est-ce sous l'effet du soleil que l'autre avait changé d'odeur. Marguerite s'était retrouvée avec un livre à la main sans savoir la nécessité de perdre. Rupture. À venir.

Puisqu'elle avait créé cela, puisqu'elle avait «acheté» cela, du temps passé ensemble, elle entra dans la maison par la porte arrière car c'est cette clé qu'on lui avait prêtée. C'était un pied-à-terre sécurisant, un espace sacré au centre du quartier.

L'été, Marguerite y venait souvent en vélo. Juste avant les vacances. Pendant, c'était le retour à soi, le grand détachement. Le vélo en été, ce fut aussi un sujet de discussion. Combien de poids avait-elle perdu?

Vue de l'extérieur, la maison verte semblait harmonieuse. Marguerite y venait pour la fin de semaine pour un peu y apprendre. Des cours, ateliers, conférences, la maison recevait des gens de tous âges, d'un certain milieu: des représentantes, des cuisinières, des

techniciennes, des enseignantes, des vendeuses, des commis, des étudiantes, des infirmières, et les autres.

Chapitre 2

Un jour, chez la guide, une vendeuse de lunettes était venue. Elle portait une robe noire très courte, ses jambes étaient belles pour une femme de cinquante ans. Elle voulait écrire un livre. Elle avait demandé à Marguerite de l'«aider». Marguerite avait dit oui avec une grande colère intérieure. Marguerite n'aimait pas cette femme venue d'ailleurs, d'un autre pays où les femmes portent encore des voiles sur le visage.

Dire oui était une excellente façon pour que les choses restent comme elles étaient. Parce que le changement était perçu comme difficile et pénible, Marguerite restait «disponible» à aider toujours. Les murs avaient été peints, le ménage fait, les armoires ordonnées, le plancher nettoyé, le linge séché, la vaisselle faite, les plantes rempotées, le jardin semé, la galerie repeinte, la maison aussi. Marguerite oserait-elle remettre de ce bleu sur les murs de la chambre de l'autre? Y coller une tapisserie aux motifs d'une petite ferme campagnarde? Oserait-elle de nouveau poser sur le mur le portrait de Jésus lui-même: «Je suis le chemin, la vérité, la vie.»

Plus de force à monter les marches pour rendre au deuxième les piles de vêtements. D'un côté, la chambre de la fille avec ses tee-shirts de la Floride et de l'autre la chambre du garçon avec ses vêtements de travail verts. Et cette chambre de garçon, elle aussi elle l'avait repeinte, deux fois même, en vert et en jaune. Pour la remercier, il lui avait payé un produit naturel pour l'amélioration de sa condition physique. Pas question d'avoir

mal, il fallait peindre aussi les murs du sous-sol. Marguerite maniait les rouleaux et les pinceaux aussi bien que l'homme dans la maison. Son travail bien fait, elle le faisait bien. Pour le bien.

Puisque les murs parlaient aussi ils devaient mentir ce quelque chose d'autre: les intérêts de l'autre. Les intérêts de la guide que toujours Marguerite servait bien étaient toujours des non-dits.

Chapitre 3

La forme déterminait, certes aussi le contenu mais les lettres trop souvent brûlées répétaient inlassablement la même demande. Pourtant, la guide dans la maison devait bien un jour ouvrir le courrier; prendre la lettre dans la boîte, ne plus espérer autre chose qu'une clarté sur les faits. Le monologue de Marguerite prenait fin. Son «Je» avait passé dans la forme sans qu'elle puisse réussir à dire ou à comprendre la trahison.

Il est facile de toujours s'en remettre à l'ego, de dire que c'est un autre scénario. L'ego qui semble tomber de haut, en fait, lui servait de monnaie pour acheter ce que l'autre semblait pouvoir lui céder. Marguerite n'avait-elle vraiment aucune affinité avec cette femme devenue guide? Quelle image cette femme voulait-elle protéger? Sa guide avait de l'importance, Marguerite était fière de cette amie. Souvent, elles mangeaient ensemble. Des repas tout simples, sans viande. Meilleurs. D'ailleurs, elles étaient les meilleures. Jamais elles n'allaient dans les endroits sans fenêtre où personne ne peut vraiment voir, les lieux clos. Elles restaient à la maison.

Elles avaient bien installé des mangeoires pour les oiseaux. Elles guettaient ainsi l'oiseau-mouche, le signe de la perle rare. Le petit colibri avait été vu par Marguerite la première. Cela elle ne l'oublierait pas. Elles avaient fait des demandes du même ordre: amour, paix, harmonie et prospérité.

Elle, sa guide, voulut la préparer, voulut l'écouter et lui montrer le chemin pour se tenir debout. Seule. La voie spirituelle était une voie d'autonomie, Marguerite ne voulut plus chercher de «guidance» à l'extérieur.

Femme, adulte, Marguerite reconnaissait la nécessité d'aimer lire des romans, d'aimer écouter d'autres musiques, d'aimer la femme artiste qui peint sur des fonds bleus des stratégies à ne plus se savoir dépendante. Ainsi, par leur pouvoir créateur elles s'approprièrent leur liberté à ne plus être des victimes de l'amour. Femme adulte, Marguerite allait s'exercer à cette fin de relation, fin d'intimité, avec cette guide qu'elle avait admirée. Désormais, Marguerite allait vivre son disciplinat en alliance avec sa guidance intérieure, son pouvoir de créer l'amour au quotidien

Chapitre 4

Même la sonnerie du téléphone était devenue quelque chose d'attendu. Les voix enregistrées ne mentaient pas. Expression, tonalité, lapsus, erreur de diction. Les mots enregistrés pouvaient être aussi effacés par un simple geste encore inconnu. C'est que Marguerite devait encore s'en remettre à l'autre. Pour un temps. Le temps d'un espace nouveau, consacré. Entre ciel et terre, l'ouverture, le temple lui permettrait d'agir avec discernement. Elle avait fait preuve jusqu'à maintenant d'une grande naïveté. C'est par l'action et par le feu, l'agni, que Marguerite se consacrerait à l'Ordre.

C'est possible. Elle le disait avec audace. Indépendamment du téléphone qui n'avait pas encore sonné.

«C'est possible»

De toute façon, la guide-voyante le disait et Marguerite croyait bien connaître son avenir. Mais son devenir, au-delà des faits, des lieux, du temps et de l'espace, son devenir avec les gens, les autres, c'était se pardonner à soi. Et de par son lien avec la maison qui avait accueilli beaucoup de monde, l'exercice serait long.

Chapitre 5

Une pluie devait forcément tomber quelque part. Elle se mêlerait à la musique du bistrot qui le dimanche ferme toujours plus tard. Marguerite s'ennuyait des bistrots mais elle était encore à écouter l'autre, celle qui la disciplinait, l'écouter lui rappeler sa nature inférieure. D'ailleurs, on pouvait se poser la question. De quoi était constituée cette nature inférieure. De désirs? Et lesquels?

Le désir de perfectionnement était grand. Il fallait accomplir pour se mieux mériter l'amour et l'acceptation. Dieu et ses exigences. Il fallait être végétarienne, non-fumeuse, abstinente, être à son poids santé, s'accorder au modèle féminin en place, méditer, consacrer son temps, son argent, etc. Il fallait avoir une vie spirituelle de renoncement et de miséricorde! Quelle grâce divine!

Un soir, avec la bière, les conversations médiocres portèrent sur le manque, sur l'abus. Honte toxique. Marguerite était donc mauvaise, pleine de défauts, sans aucune valeur. L'autre le savait. L'autre l'avait vu avec son don, sa perception supérieure, sa vision éclairée. L'autre c'était sa guide, cette clairvoyante.

Ce soir-là, juste l'envie de chialer, de se plaindre de la situation. Ce n'est que dans le pouvoir de sa force et non dans sa faiblesse qu'elle parvint à retenir un peu de respect en

elle. Une zone bleue. Une zone de paix, l'espace d'une présence à soi. L'encens pouvait-il venir à manquer? Et cette forme-pensée, le «manque», existait-elle vraiment? Qui peut dire que les conditions nécessaires lui manquent? Qui peut soutenir qu'il ne trouvera pas demain ce qu'il cherche aujourd'hui? Sans amour, pas de progression. Il fallait encore aimer de cette manière. Avec des luttes pour le pouvoir. Et Marguerite chantait :

«OM MANI PEDME HUM»

Chapitre 6

Pour être bien dans la maison, il fallait rester centré au coeur. Laisser couler en soi l'Image. Aussi, il fallait faire du sens, reconstruisant le passé en l'aimant: pour Marguerite, se tenir debout.

Étant responsable, architecte d'une femme à être, n'être que Cela. Et puis, il y avait toujours la littérature au cas où l'émotion serait trop forte, au cas où lire serait l'acte pour *rejoindre en silence cet amour qui manque à tout amour.*

Et les yeux bleus du chat fixant la porte pour avoir enfin droit à la satisfaction de sa part manquante. Ces yeux seraient pour Marguerite d'une importance démesurée. Gratification spirituelle, dans l'intimité avec le chat. Marguerite était une disciple consacrée à la tâche de se réapproprier son propre pouvoir, sa guidance intérieure.

Chapitre 7

Heureusement, il lui arrivait de s'évader de la maison. Elle entrait alors dans le parc urbain d'en face. L'air y était frais même sous les soleils de juillet, août. Il y avait une rivière où des pêcheuses s'adonnaient ensemble à leur plaisir. Elles avaient gardé les truites pour les manger.

Marguerite aimait s'arrêter au son de cette rivière qui changeait, se laissait modeler par les événements. Elle aimait le vert de la forêt environnante. Elle n'aimait pas toujours s'y retrouver seule. Elle avait apporté une pleine bouteille d'eau ozonisée, des craquelins de riz et du végétarien pâté.

Le soir même, elle serait dans la maison avec les autres qui venaient aussi. La rencontre devait se faire comme à toutes les semaines à 20 heures. Marguerite écouterait la femme guider la méditation. Beaucoup de temps de silence. Le son d'une cloche aussi. Elle le connaissait bien ce son constructeur, vibration dans le corps, émanation du sourire. Comment réinvestir ailleurs?

Ce soir, elle dirait vrai, honorant chacun des sentiments à l'intérieur de son espace sacré. Et il y avait toujours ces mêmes voitures bleues et grises stationnées à l'avant de la maison, dans la rue. On les voyait de loin. Elles arrivaient toujours plus tôt. Marguerite,

elle, venait à pied. L'exercice lui permettait de voir venir l'instant de loin. Toujours ce moment présent à vivre. Ce mouvement. Était-elle vraiment seule à le vivre?

Chapitre 8

Chez elle, la voyante, la maison portait un nom: «PRASHANTI» qui veut dire la paix suprême. Marguerite y parlait, avec le chat surtout, la fin de semaine.

Marguerite avait choisi de vouloir. Il n'y avait pas de bon chemin pour évoluer et poursuivre la destinée de son âme. C'était à elle de choisir ce qui était le mieux pour elle. Choisir. Elle avait toujours le choix de partir ou de changer la nature de la relation, mais elle pouvait le faire avec amour.

Marguerite se centrait sur ce qu'elle voulait plutôt que sur ce qu'elle ne voulait pas. Elle apprenait à décider que tout ce qu'elle faisait, qu'elle le comprenne ou non, était parfait pour son évolution. Elle apprenait. Il n'y avait pas de bonne maison pour évoluer.

Le futur meilleur, c'était maintenant avec la maison aux murs bleus. Pourtant, pour se rendre disponible pour une nouvelle aventure, il fallait quitter cela, cette recherche de reconnaissance. C'était malsain. Ce qui était à abandonner, non pas ce besoin d'être reconnue mais de l'être à tout prix par cette guide.

Au service de l'autorité dans la maison, servitude qui la faisait nier toute l'importance de sa dignité. Trahie. Avec l'impression d'avoir été affreusement exploitée par les lieux. Ce

qu'elle ne comprenait pas, c'est qu'elle avait été exploitée , oui; par la maison, non. Elle avait été exploitée par sa propre soumission.

Cela ne voulait pas dire pour autant que la maison n'en avait pas profité. Toutefois, c'était bien sa servitude qui l'avait poussée à faire naïvement le «serviteur» pour tenter de réussir à combler son propre manque. Reconnaissance.

Chapitre 9

Interdiction de fumer dans la maison. Les fumeurs allaient dehors tout en étant vigilants sur l'endroit où ils allaient éteindre leur mégot. Il fallait faire bonne image. Capter l'image, la meilleure de soi, celle qui dit:

«Je suis vraiment bien, ne vous inquiétez pas pour moi, je suis résistante et je n'ai besoin de personne.»

Rien à dire, la voyante est bonne. Marguerite connaissait son avenir. Quand, pourtant, elle dansait dans la maison, le chat semblait être un peu surpris, comme découragé de sa gardienne. Et il y avait ces messages sur la boîte vocale. Ils voulaient tous avoir un rendez-vous, une consultation avec la clairvoyante. Parfois, Marguerite passait des nuits dans cette pièce de consultation. Elle y dormait sur le divan-lit gris. Dans cette pièce, bien sûr, les murs étaient blancs, c'était pour mieux voir.

Marguerite pouvait aussi prendre des bains à la chambre de bain du sous-sol. Les serviettes de couleur étaient très douces, les huiles essentielles aussi.

Chapitre 10

Adieu les amis. Elle trouvait la responsabilité de faire le choix. Libre. Le chat l'avait regardée de son drôle d'air culpabilisant. Rien de spécial à signaler au cours de cette fin de semaine. Le monologue cherchait la fin de l'énigme. Elle avait encore la clé de la porte d'en arrière. Elle avait vidé la soupière et renouvelé la bouteille de la machine à eau. L'eau dansante, l'eau expressive du bleu qui a changé de ton, de gamme. Le bleu qui a changé de registre, s'élevant, l'enveloppant, lui dictant l'affirmation.

Il fallait désarmer la sonnerie. Le téléphone était piégé. Il la faisait attendre depuis des années la même preuve contre le doute. Désabusée. Le téléphone ne vint pas. Elle n'était donc pas aimée. Monologue sur une relation amoureuse intériorisée sur demande.

Souvent, elle, sa guide, lui faisait trouver les mots dans le dictionnaire. Il était sage d'aller chercher dans le dictionnaire. Le dernier mot qu'elle lui fit chercher fut: «inamoureusement». Elle avait menti. Ce mot n'était pas dans le dictionnaire. Marguerite l'avait cherché et n'avait trouvé que le mot «inamical». Ce mot disait: «Contraire à l'amitié; qui témoigne de dispositions hostiles ou malveillantes.»

Marguerite se rappela:

«Puissent tous les êtres dans toutes les directions de l'espace

être libres d'inimitié

Puissent-ils être libres de malveillance

Puissent-ils être débarrassés de la souffrance

Puissent-ils être heureux.»

Chapitre 11

Sûr qu'il y avait toujours l'ouverture vers la nouveauté. Le bonheur de la transformation d'un moment présent qui serait idéalement plein, de mots justes, de transparence à l'autre.

La meilleure façon de se libérer de ce passé, cette maladie du désir de puissance, que l'on nie, que l'on associe à autre chose, à Dieu même- pourquoi pas le désir de la quête- pour vivre ce passé dans le présent, elle consentait à garder la chemise bleue jusqu'à la fin de l'été. Elle resterait aussi libre d'arroser les plantes de la chambre, de chanter les mêmes mantras qu'elle, de cuisiner ses recettes de légumes préférées et d'écrire peut-être un jour un livre. Écrire le trop difficile du vide illusoire. La perte. Elle restait avec sa façon de dire les choses en elle.

Chapitre 12

Marguerite se rappelait qu'au centre d'observation c'était l'heure du changement de chiffres. L'heure des visites était terminée. Le regard de la mère inquiète avait tué son orgueil. La blessure était tendresse, sauf qu'elle restait toujours à l'intérieur du carré pour mieux la faire tourner en rond. Marguerite connaissait le chemin de la rupture d'avec sa guide. C'était la meilleure façon de se rapprocher de soi. Elle avait fréquenté l'inacceptable. Amour avec conditions. Elle chantait:

«Shanti, shanti, shanti»

Elle chantait la paix dans le coeur de celle qui affirmait sa sécurité.

Après, il y aurait le plus souvent chez Marguerite une solitude ne reflétant ni sa détresse ni son isolement mais l'incertitude de sa grandeur.

Au quotidien ce fut l'ennui. Non par lassitude mais par la difficulté d'aimer. Sauf que Marguerite ne put échapper à sa force. Tôt, cette force lui colla dessous la peau, dans le sang. Elle circula librement sans différence. Et le sang de Marguerite était rouge, il n'était pas bleu.

Elle mangea avec plaisir les pommes séchées prises dans le garde-manger de la guide. Quand bien même le café succulent coûterait plus cher dans l'endroit public, dans le monde, elle le goûta sans en être manipulée. Au menu de l'endroit, les petites madames prenaient le sandwich focaccia au poulet. Les messieurs purent manger sans elles. Et elle put penser. D'ailleurs, que faisait-elle là, sinon penser? Par cette attitude du faux et du vrai elle se moquait de son plaisir, sa peur profonde: elle était puissante au-delà de toute limite. C'était sa propre lumière et sa propre obscurité qui l'effrayaient le plus.

Se restreindre, vivre petit, ne rendait pas service. Se rétrécir pour éviter de déranger les autres n'était pas le but. Oser.

Marguerite traçait des marques. Ses limites. Par la parole, elle s'accueillait dans un autre discours. Celui du vide et de sa souveraineté.

Au commencement était l'amour. La demande transférentielle pour que la souffrance cesse. Assez seule pour ne jamais plus être seule, indifférente.

Au bistrot, on avait verni les tables. Elles étaient mieux en vue. Marguerite avait touché de sa main la grandeur du bois transformé. L'artiste y avait laissé ces mots:

«L'insoumis,

l'interdit,

l'exclusion,

l'invisible,

l'indicible .»

Elle les avait enfin découverts par sa main qui toucha avec l'attrait. Avec l'audace. Le bois l'avait à ce point impressionnée qu'elle en gardait une envie d'écrire. Écrire sur une table franche vernie, dans un bistrot près d'une galerie d'art.

Chapitre 13

Une distanciation d'avec elle. Au commencement était la honte. Marguerite, personnage d'un début, du recommencement qui maintenant recouvre sa robe rouge à chaque semaine. Renouvelant sa propre lumière à la coupe du sang changé en eau.

Il y avait toujours les anges sacerdotaux de la lumière, ceux de la Gloire et de la Beauté. Parce qu'elle était vraie, il y avait eu Marguerite. D'autant plus que la guide-voyante la voyait et qu'elle disait .

Faire cela sans bruit. Retourner à ses lectures. Purification. L'eau chaude dans la bouche goûta la couleur du bleu. Silence. Par la vibration intériorisée, un nom, pas n'importe lequel mais lequel? Était-ce bien lui? Un nom de femme. Plus de doute. Marguerite.

Marguerite et Cimon fréquenteraient le même bistrot. À l'occasion, leurs rencontres manifesteraient leur vertu à savoir fermer la porte, à savoir séparer, à savoir tracer des marques. Elle écrivait:

«Savoir, vouloir, oser, se taire»

D'emblée, le titre du livre avait été bien choisi. «D'entrée de jeu», l'objet avait dû commencer quelque part avant d'être manipulé.

Conclusion

Nous arrivons au terme d'une tentative d'intégration. Le projet de base s'est déplacé quelque peu. Les résultats diffèrent mais demeurent conciliables avec des composantes littéraires déterminantes dans la formation de sens.

Réflexive avant toute chose, cette analyse nous a introduit au processus de thématisation selon la théorie de A.J. Greimas. Les personnages, les objets et les lieux du roman **D'entrée de jeu** ont fait ressortir les oppositions et les similitudes entre les différents rapports qui se sont établis entre eux.

Également, la spécularité d'après Lucien Dällenbach nous a permis de voir l'appropriation progressive de la totalité du texte et l'aptitude du décodeur à effectuer les substitutions nécessaires pour passer d'un registre à l'autre. Selon cette perspective de la mise en abyme, le roman dans ses quatre parties s'est révélé être un objet par lequel des structures peuvent se réfléchir les unes dans les autres.

Dans une dernière approche, nous avons vu avec la psychanalyse freudienne comment le mouvement de répétition réflexive laisse apparaître un sens. Le délire bien sûr étant une quête d'objet par la symbolique du langage.

On peut dire que mon roman de formation est une partie fictive «réfléchie» dans une partie théorique et, jusqu'à un certain point, vice-versa. Même imparfait, ce roman demeure une aventure de l'écriture laissant advenir le réel, l'énigme acceptée. Il a rendu possible une meilleure connaissance de soi grâce à une créativité littéraire ouvrant à l'Autre.

Bibliographie

ADAM, Jean-Michel, Le récit, Presses universitaires de France, Paris, (coll. Que sais-je #2149).

DÄLLENBACH, Lucien, Le Récit spéculaire, Éditions du Seuil, Paris, 1977, 247 p.

ECO, Umberto, L'œuvre ouverte, Éditions du Seuil, Paris, 1965, 313 p.

FREUD, Sigmund, Essais de psychanalyse, Éditions Payot, Paris, 1966, 280 p.

FREUD, Sigmund, La vie sexuelle, Presses universitaires de France, Paris, 1969, 159 p.

FREUD, Sigmund, L'inquiétante étrangeté, Hatier, Paris, 1987, 78 p.

GENETTE, Gérard, Figures III, Éditions du Seuil, Paris, 1972, 285 p.

GREIMAS, A.J. et COURTÈS, J., Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Tome I, Hachette, Paris, 1979, 422 p.

GREIMAS, A.J., Du sens, Éditions du Seuil, Paris, 1970, 313 p.

GREIMAS, A.J., Du sens II, Éditions du Seuil, Paris, 1983, 245 p.

GOURDEAU, Gabrielle, Analyse du discours narratif, Gaëtan Morin éditeur,
Boucherville, 1993, 129 p.